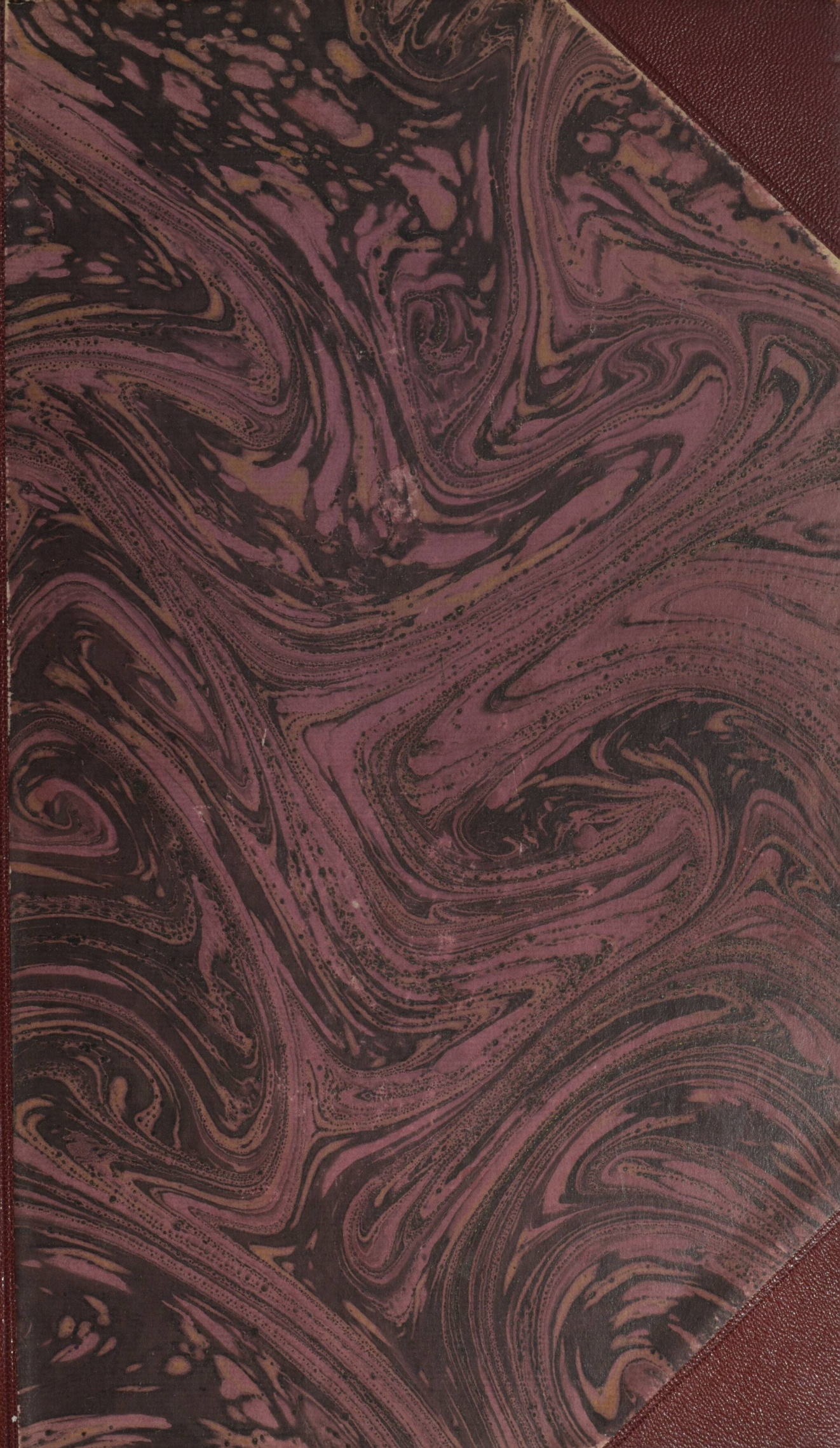
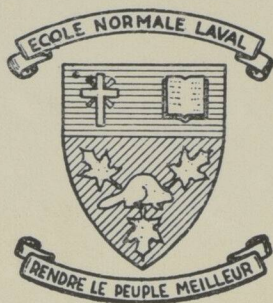


H-102-6*H-103-3
2e ex.
v.12/15
1931/1934



BIBLIOTHÈQUE



No d'inventaire: 8059

Cote: 05

Note: Don du Colonel

G.-E. Marquis



RETIRÉ DE LA COLLECTION
DATE 24 avril 2004 DB

44382
8

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

EN LOUISIANE



Évangéline et Gabriel

(Courtoisie du "Louisiana Digest").

Ce tableau est d'Alex. Alaux, peintre renommé de la Louisiane, et il orne la salle Evangéline, près de la salle Acadienne, à l'Hôtel de Soto, Nouvelle-Orléans. Il est dédié à la mémoire des héros de Longfellow et constitue un hommage délicat à ce peuple valeureux qui est celui des Acadiens. C'est Edmund J. Carpenter, dans "The American Advance", qui a écrit ce qui suit: "Les exilés acadiens de 1755, dont un grand nombre se réfugièrent en Louisiane, formèrent une nouvelle classe bien supérieure aux autres, et leurs descendants jusqu'à ce jour, constituent un groupe nombreux de la population, groupe qui se distingue dans cette région." D'ailleurs la même opinion a été exprimée par l'historien américain Parkman, dans son ouvrage intitulé "Montcalm and Wolfe".



POURQUOI NE PAS DEVENIR
ARTISTE OU ARCHITECTE

EN SUIVANT LES COURS GRATUITS QUI SE DONNENT

A QUEBEC

A l'École des Beaux-Arts,
37, rue Saint-Joachim.

A MONTREAL

A l'École des Beaux-Arts,
3450, rue Saint-Urbain.

Où l'on enseigne (COURS DU JOUR ET DU SOIR) :

L'Architecture, la peinture, la sculpture,
la gravure, l'art décoratif, le dessin sous
toutes ses formes, de même que les sciences
appliquées à l'architecture.

Pour renseignements, on n'a qu'à s'adresser au
directeur de chacune de ces écoles.

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

41, Boulevard des Alliés,

--

Téléphone: 2-1229

ADMINISTRATION:

—
EUDORE CARON
Président

—
J.-O. DUCASSE
Gérant de circulation

—
Melle F. DIONNE
Secrétaire

Bureau à Montréal:
5462 ESPLANADE,
Tél.: CRescent 113
M. GEORGES BELANGER
Représentant Général

REDACTION:

—
ALPHONSE DESILETS
Président.

—
G.-E. MARQUIS
Gérant.

—
EMILE BOITEAU, N.P.
Secrétaire.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 41, Boulevard des Alliés, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 - Québec

Sommaire

	Pages
Pour le tourisme, <i>Alph. Desilets</i>	3
D'un mois à l'autre, <i>D. Potvin</i>	5
Chez nos poètes	8
De Québec à la Nouvelle-Orléans, <i>G.-E. Marquis</i>	9
Evangeline, <i>René Chaloult</i>	15
Leopold Christin, <i>Alph. Desilets</i>	18
Le choix d'une carrière, <i>J. H. Coulombe</i>	20
L'Echo musical et artistique, <i>J. H. Philippon</i>	22
Bibliographie canadienne, <i>G.-E. Marquis</i>	23
Des relations telepsychiques ou de la transmission de la pensée, <i>Jules S. Lesage</i>	24
Le 104e Regiment, <i>Major M. Pope</i>	27
A propos de Casque et de Raquettes	29

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et
Réserve. . \$ 14,000,000
Actif. . \$155,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**

(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

REDIGER son TESTAMENT

est la chose la plus importante de la vie

Avez-vous pensé au vôtre?

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

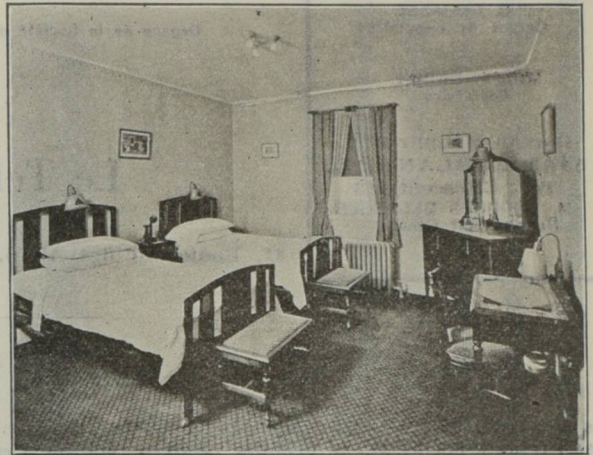
72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

HOTEL PENNSYLVANIE

Chambre montrant le confort de cette
Hôtellerie.



Située au centre de Montréal, près des théâtres, des magasins, des églises et des endroits historiques. Située sur la rue St-Denis, près de la rue Ste-Catherine. C'est le rendez-vous préféré des touristes et des conventions.

CHAMBRE: \$2.00

HOTEL PENNSYLVANIE

**Coin St-Denis et Ste-Catherine
MONTREAL**

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET**

PASTEURISÉ

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

**MARQUE
FRONTENAC
LAIT, CREME,
BEURRE,**

CREME GLACEE
Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

TÉL. 7175 - 7176

Téléphone: 2-1925

Louis A. Pouliot, C.R., LL. D. Alfred Nadeau, C.R.

POULIOT & NADEAU

AVOCATS

BARRISTERS & SOLICITORS

93, rue St-Pierre,

QUEBEC

Bureau 2-7595 Développement, Impression
Téls.: et Agrandissement

Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique Illustration de catalogue

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XIII No. 1

— BUREAU, 41, Boulevard des Alliés, QUÉBEC —

JUIN 1931

Pour le Tourisme

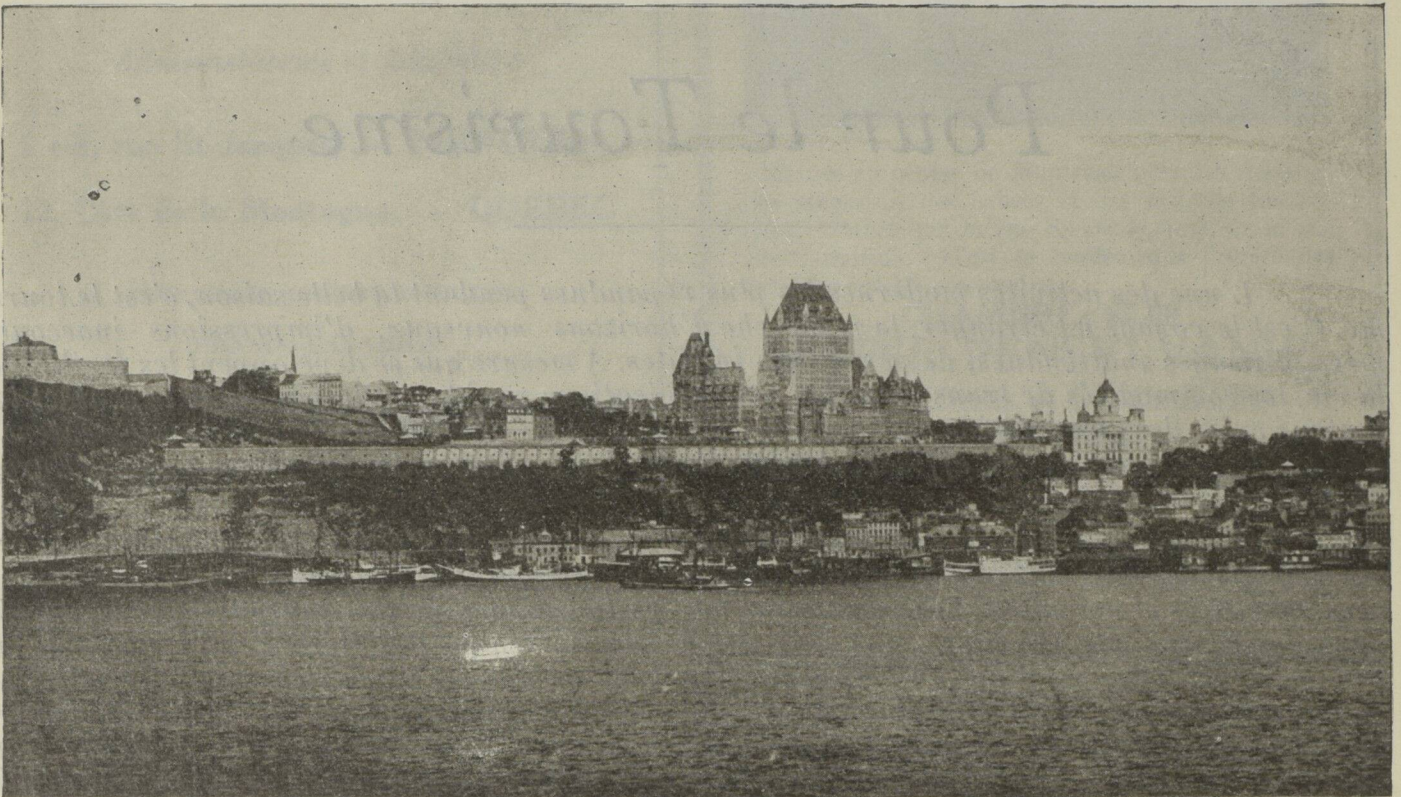
L'une des activités modernes les plus répandues pendant la belle saison, c'est le tourisme. C'est le voyage à l'étranger, la recherche d'horizons nouveaux, d'impressions inaccoutumées, d'images inattendues, de sensations inédites. A mesure que se développent les facilités de la vie, les commodités de transports, les communications rapides de la pensée et le contact instantané entre des pays voisins ou éloignés; à mesure que les inventions nouvelles augmentent le confort des voyages, on voit affluer, chaque année, des centaines de mille voyageurs d'Europe en Amérique et vice-versa.

Le Canada reçoit en nombre considérable des visiteurs d'outre-atlantique. Mais la province de Québec est l'objet de la curiosité américaine surtout. Les étrangers qui remplissent nos rues, nos parcs et nos hôtels, nos pensions et nos restaurants sont des touristes venus, la plupart, des Etats-Unis. Quelques-uns sont attirés par un régime désaltérant qui les console un peu de la loi Volstead. D'autres prennent intérêt à "prospector" nos richesses naturelles, nos lacs et nos rivières, nos possibilités industrielles. Mais la grande majorité des visiteurs viennent à Québec parce qu'ils ont lu notre histoire, qu'il croient y trouver une ville ancienne, aux moeurs, à la cuisine, à la langue et à l'architecture restées françaises. Et combien sont déçus, en dépit des efforts que font ici quelques traditionalistes et quelques patriotes, pour sauvegarder ce qui nous reste de caractère ethnique et de physionomie distinctive !

L'ignorance, le manque de goût, l'inconcevable imprévoyance, ainsi que les petits intérêts mesquins ont fait disparaître des beautés naturelles, des décors architecturaux, des encoignures et des perspectives qui donnaient à la Cité son allure vétuste, son cachet d'attraction et son visage unique. Plus nous allons plus il semble à ceux qui se sont emparé de nos affaires municipales, que toutes les rues étroites doivent être élargies, que tous les vieux murs, les anciennes portes, les maisons centenaires doivent être démolis, reculés ou rasés. Par contre, on permet de bâtir des "stations de gazoline" sur les plus belles artères, des postes de pompiers en face des églises, des biosques d'automobiles dans les parterres de communautés religieuses, des cubes de pierres, de brique ou de ciment sur les Plaines historiques. Tout à l'heure on est en train de consommer un sacrifice en arrachant à la fabrique de Notre-Dame de Québec la démolition du presbytère, qui est un joyau d'architecture et le cadre nécessaire au splendide aspect du palais cardinalice. Tout cela sous prétexte d'élargir les rues en faveur des autos qui montent vers le Château. Allons! donc. Faudra-t-il sacrifier la proie pour l'ombre. Faudra-t-il transformer aveuglément toute la cité dans l'intérêt d'une compagnie ou de deux ou trois marchands, qui voudraient arrêter les autos à leurs portes dans l'espoir de vendre pour quelques piastres de plus en chaque saison de tourisme.

N'y aura-t-il pas, dans le Conseil de Ville, dans la Commission d'Urbanisme, dans celle des Monuments Historiques, quelques citoyens, aux vues assez larges, au sens assez réfléchi, pour arrêter cette déprédation de nos trésors, ce massacre de la Cité qui fut le berceau de notre race et qui restait le seul attrait de notre localité, la raison même des développements du tourisme à Québec.

Que l'on modernise et que l'on élargisse les quartiers concentriques, passe encore. Mais qu'on détruise ainsi tous les vestiges d'antiquité et de caractère français en-dedans des murs? Ceux qui sont responsables de cette erreur nous préparent de bien amères déceptions pour un avenir prochain. Le tourisme diminuera en raison directe de l'altération du vieux Québec. Ces altérations ne sont dictées que par de vains prétextes. Nous les avons entendues discuter, et nous sommes convaincus que les vrais moyens de faciliter la circulation n'ont pas été adoptés, bien que parfaitement connus. L'intérêt général de Québec exige la conservation intégrale de son cachet de vieille ville française.



UNE PARTIE DE QUEBEC, VUE DU FLEUVE

Ceux qui liront attentivement l'article de tête de M. Alphonse Desilets, ne pourront manquer de jeter un coup d'oeil mélancolique sur la vignette que nous reproduisons ci-dessus. Nous conseillons même à nos lecteurs de la garder précieusement, car du train que vous nos démolisseurs, dans un quart de siècle Québec ne sera plus Québec, et la cité de Champlain ne dira plus rien aux touristes étrangers — à moins que la Commission de Conservation... ne réussisse à en conserver quelques glorieux débris.

Ceux qui ont voyagé en Europe savent que les anciennes villes de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Belgique, d'Italie et d'Allemagne se sont défendues contre le vandalisme moderne. Et ces vieilles villes regorgent, chaque année, de millions de touristes qui s'y complaisent et y séjournent précisément parce qu'ils y trouvent ce qu'ils venaient y chercher : quelque chose de différent de leur pays, des traditions, une langue, des habitudes, une vie quotidienne et des moeurs populaires caractéristiques.

Ceux qui veulent tout changer veulent tuer le tourisme. Et ce qui est plus odieux encore c'est que quelques-uns y cherchent leurs profits personnels, sans se soucier des intérêts du peuple qui paie ces inutiles transformations. Quelques-uns de nos concitoyens qui croyaient à l'utilité des démolitions et des élargissements ont payé fort cher déjà et regrettent amèrement leur aveugle condescendance. Il s'en trouvera bien d'autres avant peu.

Alphonse DESILETS

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

L'éminent prélat que fut Raymond-Marie Rouleau, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, dort, depuis le 21 mai dernier, à l'ombre des murs tutélaires de la vieille et historique basilique de Québec. La crypte de la basilique est un précieux ossuaire pour notre race. Mais il s'ouvre, hélas! trop souvent. On sait que l'illustre fondateur de l'Eglise canadienne y a eu sa sépulture pendant cent-cinquante ans avant que le séminaire, en 1878, demanda et obtint ses reliques. Des dix-neuf archevêques et évêques qui se succédèrent sur le trône de Montmorency-Laval à Québec onze dormirent leur dernier sommeil sous la cathédrale. Cependant un seul de ces onze prélats dont l'église-mère du Canada gardent le tombeau exerçait ses fonctions apostoliques sous la domination française. C'est Mgr François-Louis Pourroy de Lauberivière. Mgr de Saint-Vallier, le successeur de Mgr de Laval a été inhumé à l'Hôpital Général où il a passé les dernières années de sa vie. Mgr de Mornay et Mgr Dosquet sont tous deux morts à Paris. Mgr de Pontbriand, le dernier évêque de la Nouvelle-France, est mort à Montréal et a reçu sa sépulture dans l'église de Ville-Marie. Quant aux évêques de la domination anglaise, moins Mgr D'Esclis qui repose sous l'église de Saint-Pierre de l'Ile d'Orléans, moins aussi Mgr Denault dont les restes sont conservés à Longueuil, tous ont été inhumés sous les murs de la vieille basilique de Québec. Voici les noms de ces prélats : Mgr François-Louis Pourroy de Lauberivière, Mgr Jean-Olivier Briand, Mgr Jean-François Hubert, Mgr Charles-Claude Panet, Mgr Joseph Signai, Mgr Pierre-Flavien Turgeon, Mgr Charles-François Baillargeon, Son Eminence le cardinal Elzéard-Alexandre Taschereau, Son Eminence le cardinal Louis-Nazaire Bégin, Mgr Paul-Eugène Roy, et enfin, pour clore la liste funèbre, Son Eminence le cardinal Raymond-Marie Rouleau, dix-neuvième archevêque de l'église de Québec.

Mais les murs de la basilique ne gardent pas seulement les restes de ces illustres disparus. Partout où il se pose dans le vaste souterrain rectangulaire dont l'aspect sévère rappelle les cryptes des abbayes moyennageuses, partout où il se pose, disons-nous, le pied foule des restes. En effet, on a dressé jusqu'à présent la liste de 857 sépultures qui ont été faites dans la crypte de la basilique. C'est, du moins, le nombre que contient la nécrologie de la crypte par le Rév. Père Charland, O. P. et qui est la plus complète qui existe. Naturellement, il a été impossible de déterminer l'endroit exact de ces 857 sépultures. La première sépulture faite dans la crypte de la basilique, le 13 septembre, 1652, fut celle de Louis de Lauzon, fils de Jean de Lauzon, sénéchal du pays décédé à l'âge de quatorze jours. Puis, en 1661, pénétrait dans la voûte, après plusieurs autres, Jean de Lauzon lui-même. Puis en 1668, ce fut le tour de Jean Bourdon, Procureur du

Roi, ingénieur en chef de la Nouvelle-France, seigneur des fiefs de Saint-Jean et de Saint-François, un homme qui jouissait d'une haute réputation dans la colonie. Nous aimons encore à noter que le grand médecin Michel Sarrazin a été aussi inhumé dans la crypte, dans la section des pauvres, selon son désir.

* * *

En même temps que le département de la chasse et de la pêche prend des mesures pour protéger notre gibier et certaines espèces de poisson, des sociétés d'histoire naturelle étendent leur sollicitude sur les oiseaux, quels qu'ils soient, ceux que nous voyons tous les jours et partout, surtout pendant l'époque que nous traversons et qui, dans nos arbres pleins de jeune verdure égaient les matins hésitants. Même quand ils nous réjouissent de leurs chants, de leurs cris, de leurs trilles, alors qu'il n'y a qu'eux, souvent, pour nous rappeler que nous sommes dans la saison printanière, on ne pense guère à eux, ces chers petits chanteurs ailés.

Par les premiers matins du printemps, dans le gel, dans le vent qui hurle, dans le frimas encore, sous la pluie glaciale, même dans les tardives rafales de neige, l'on passe, frileux, courbés par la bise, sous les arbres ou malgré toutes les intempéries, les oiseaux tout récemment arrivés de climats plus chauds dont ils devraient pourtant avoir la nostalgie, n'en continuent pas moins, au dessus de nos têtes, à travers les giboulées, leurs aubades. Quel exemple de courage, d'enthousiasme et de bonne humeur ils nous donnent, à nous, blasés de la besogne quotidienne, du train-train monotone de la vie, hargneux, toujours fâchés des moindres contrariétés.

Aussi, devrions-nous être reconnaissants à ces sociétés, comme la Société Provancher d'Histoire Naturelle de se dévouer pour protéger ses petits musiciens de l'air. En effet, notre Société d'Histoire Naturelle locale s'est fait, depuis quelques années, une spécialité de la protection des oiseaux chanteurs. On l'a vue organiser de magnifiques fêtes d'oiseaux, comme celle qui a eu lieu, en mai, dans le parc des jeux d'enfants de Lévis, qui s'est mis à promouvoir et à encourager la protection des oiseaux chanteurs en organisant des refuges aux environs des villes et des gros villages où ces petits êtres sont généralement le plus menacés et le plus exposés aux dangers de la vie en plein air.

Jusqu'à présent la Société Provancher a réussi à établir dans et autour de Québec quinze refuges d'oiseaux. Ce sont autant d'hôtelleries pour oiseaux et si l'on a pensé aux touristes humains en leur aménageant, ici et là, des "camping grounds" on a aussi pensé à ces aimables petits touristes qui n'attendent pas que les routes soient ouvertes à la circulation des automobiles pour venir nous visiter dès le petit printemps.

Nous suggérons que l'on nomme, comme il y en a un pour les hôtels de campagne, un directeur-gérant aussi dévoué que le premier, pour les hôtelleries des oiseaux.

Il aura dans la région de Québec seulement à inspecter les hôtelleries du Parc des Champs de Bataille Nationaux, le parc de Spencerwood, le parc de Wolfe-field, propriété Price, le cimetière de Mount Hermon, le parc de Sainte Jeanne d'Arc, à Bergerville, le jardin du Club de la Garnison, les jardins du Couvent de Jésus-Marie, le parc du Golf Club à Boischatel, le "Kent Golf Link", de Montmorency, le Petit-Cap, propriété du Séminaire, le parc des jeux d'enfant de Lévis, le Bocage de la Montagne, à Sainte-Anne de la Pocatière, le jardin et le parc de l'École d'Agriculture de Sainte-Anne, et d'autres propriétés encore où l'on voit à tous les arbres de jolies maisonnettes qui sont autant de minuscules hôtels où les petits chanteurs de l'air, au coucher du soleil, fatigués de leur longue journée, vont se reposer à l'abri des dangers de la rue et des intempéries de la nuit.

* * *

Nous passions, l'autre jour, sur la magnifique route nationale Lévis-Rimouski et nous traversions le joli village de Trois-Pistoles quand nous avons aperçu, se détachant sur le fond gris du fleuve, les Iles des Razades et, autour, au-dessus, volant dans un demi brouillard, des voliers d'oiseaux de toute espèce qui semblaient craindre de s'éloigner de ces lieux hospitaliers.

Hospitaliers, en effet, pour eux, car on sait que les Razades sont maintenant devenues une réserve officielle d'oiseaux sauvages, grâce à la Société Provancher d'Histoire Naturelle qui a fait l'achat de ces îles comme de la voisine, l'Île-aux-Basques, pour en faire des sanctuaires d'oiseaux de mer. Avec la belle saison, les oiseaux deviennent à l'ordre du jour. Il en est question à propos de tout, même chez les gens les plus sérieux et les plus matérialistes; nous dirions même chez les politiciens, dans nos graves parlements. En effet, il ne passe pas une session, à Québec ou à Ottawa, qu'il ne soit question de nos amis les oiseaux et de la protection qu'on leur doit.

Naguère, le Ministre de la Colonisation, des Pêcheries et de la Chasse, de Québec, cedant à certaines instances, a fait adopter des lois pour protéger les oiseaux sauvages et réserva certains territoires de la province de Québec comme refuge des oiseaux aquatiques dont plusieurs espèces tendent à disparaître. En effet, des réserves officielles ont été établies aux endroits suivants : au Rocher-Percé, Gaspé, au Rocher-aux-Oiseaux, situé au nord des Iles-de-la-Madeleine, dans le Golfe Saint-Laurent, et à l'Île Bonaventure, comté de Gaspé. Aussi, comme nous venons de le dire, grâce à la Société Provancher d'Histoire Naturelle, à l'Île-aux-Basques et aux Razades. Ce sont là les derniers refuges de certains oiseaux sauvages en notre pays et dont la plupart intéressent tous les amis de la nature et de la science, et qui sont, en général très utiles comme mangeurs de déchets, comme les Fous de Bassan. Or, plusieurs de ces espèces d'oiseaux disparaissent très rapidement, spécialement ces Fous de Bassan. Cette extinction a attiré l'attention des gens du bas du fleuve, des savants et, général, de tous ceux qui s'intéressent à l'ornitologie. C'est pourquoi des repré-

sentations furent faites aux autorités provinciales et, voilà une dizaine d'années, une loi dite de la protection des oiseaux fut passée à la Législature de Québec en même temps que l'on créait des refuges d'oiseaux dans les endroits que nous venons de mentionner.

Parmi les plus fervents apôtres de la conservation et de la protection des oiseaux de mer du fleuve et du golfe Saint-Laurent qui ont insisté auprès des gouvernements et de plusieurs sociétés d'histoire naturelle, il convient de citer tout particulièrement le Dr John M. Clarke, directeur du Musée Géologique de New-York, qui a écrit beaucoup sur ces oiseaux après les avoir étudiés au cours de séjours assez prolongés sur la péninsule gaspésienne, le Dr Gordon Howitt, qui a réussi à faire passer la plus grande partie des mesures protectrices des oiseaux. Quoiqu'il en soit les grands amis des oiseaux, comme les Clarke et les Howitt, les Tavernes, les Déry, de Québec, tous les officiers de la Société Provancher peuvent être heureux aujourd'hui. Des lois sûres protègent leurs amis ailés. Grâce à d'autres amis des oiseaux les petits chanteurs aériens de nos villes et de nos villages ont aussi maintenant, partout, leurs refuges. Si au plus petit d'entre eux Dieu donne la pâture, l'homme s'efforce de leur offrir l'habitation.

* * *

Le député d'un comté rural, l'autre jour, nous déclarait que jamais, dans son comté, plus que depuis quelques mois, il n'avait vu arriver plus de familles étrangères venant, des villes, des Etats-Unis ou des agglomérations industrielles pour s'établir sur des terres nouvelles ou déjà colonisées. Un autre représentant d'un comté dans lequel l'on peut encore faire de la colonisation nous assurait la même chose. Et il ajoutait : ce qu'il y a de bienfaisant dans cette immigration, c'est que les familles qui arrivent s'empressent de prendre des terres qui, naguère, avaient été abandonnées quand une fameuse industrie fleurissait dans le chef-lieu du comté. Ces terres, abandonnées naguère, maintenant assez peu propres à l'agriculture, renaissent maintenant à la vie. On les prend de préférence parce qu'on y voit, dessus, une maison et quelques dépendances. Elles sont maintenant presque toutes occupées.

L'un de nos amis, curé d'une paroisse de colonisation d'un comté éloigné, m'écrivait, l'autre jour, que dans l'espace de tout au plus un mois, il avait vu arriver dans sa paroisse pour s'établir sur des terres nouvelles, exactement quarante-cinq familles qui toutes venaient d'une petite ville industrielle du comté voisin et où d'importantes usines avaient fermé leurs portes. Enfin, l'on a vu que voilà quelques semaines les curés et les maires du centre industriel d'un autre comté du district de Québec étaient venus au Parlement demander l'aide du ministre de la colonisation pour l'établissement sur des terres de chômeurs industriels de cette partie du comté. Ils avaient fourni la liste d'exactlyment 225 familles qui s'étaient engagées à s'en aller refaire leur vie sur des terres nouvelles pour y établir à demeure leur famille.

Et telle est cette rage de demander à la terre secours et protection dans la crise industrielle qui traverse le pays et qui fait tant de victimes que l'on a vu, tout récemment, dans un autre comté du district de Québec, des chômeurs industriels s'en aller, sans autres formalités, s'établir sur des terres de limites à bois régulières.

ment concédées, et refuser, avec des menaces, de déguerpir, ce qui a créé une situation assez délicate entre la compagnie propriétaire du terrain, ces colons improvisés et le gouvernement de la province à qui l'on a demandé de régler l'imbroglio.

Il est donc vrai de dire que le chômage industriel favorise singulièrement le retour à la terre. Il constitue évidemment pour nos gouvernements une excellente occasion de favoriser l'établissement sur des terres neuves de ceux qui ont, naguère, quitté la campagne pour émigrer soit dans nos villes canadiennes, soit aux Etats-Unis. Combien, aujourd'hui, des chercheurs de place des nombreux bataillons de l'immense armée des sans travail ne demanderaient pas mieux que d'aller s'établir sur un lot si on leur fournissait les premiers moyens de s'y rendre.

Comme l'écrivait, ces jours derniers, dans son journal, un député-journaliste en un excellent article : "Les esprits réfléchis admettent qu'il n'y a pas de meilleur remède contre le chômage que la colonisation". Et il ajoutait : "Quoi de plus logique que de rappeler à ceux qui ont faim que la terre est la grande nourricière".

Il est certain que tous ceux qui attendent, aujourd'hui, au milieu d'une famille angoissée, les moyens de se procurer les premières nécessités de la vie, pourraient très facilement et en peu de temps se créer un foyer heureux sur une terre.

* * *

Les Guides Historiques sont une institution bien québécoise au Canada. Nous ne croyons pas, en effet, qu'aucune ville canadienne n'ait possédé, avant Québec, un corps de Guides Historiques licenciés, ayant suivi des cours spéciaux et subi des examens, absolument comme l'étudiant de n'importe quelle maison d'enseignement. De ce côté, c'est évidemment Québec qui a battu la marche et donné l'exemple maintenant suivi dans les villes d'importance qui veulent que les touristes partent de leur territoire avec une bonne impression de leur visite.

L'Association des Guides Historiques de Québec a été fondée, voilà six ans, par la Société des Arts, Sciences et Lettres, sous l'inspiration de son trésorier, le Colonel G. E. Marquis qui, depuis, en a été l'âme. L'exemple de Québec, de ce côté, ne devait pas tarder à être suivi par Montréal qui voyait, en effet, l'année suivante, se fonder une association de guides historiques tout semblable à celle de Québec et ayant le même objet : guider les touristes à travers la ville, leur montrer les principaux monuments, les sites historiques dont les guides font, en résumé, l'histoire exacte.

Ce qui avait donné l'idée à la Société des Arts, Sciences et Lettres de former des guides historiques à Québec a été le pénible et humiliant état de choses qui régnait alors que les cochers de nos "rubber tires" de naguère, voulant se rendre intéressants auprès de ceux qu'ils voituraient à travers les rues de la ville, s'étaient improvisés leurs professeurs d'histoire. Mais le résultat menaçait de devenir désastreux et il était plus que temps de détruire cette curieuse "chaire d'histoire". Les touristes portaient le crâne bourré à éclater de niaiseries, de sornettes et de bourdes dont une collection, que l'on a pieusement conservées, sont devenues légendaires.

Après Montréal, voici que Trois-Rivières emboîte le pas, et un journal local nous annonce qu'un corps de Guides Historiques fera, cette année, ses débuts

avec la saison du tourisme dans la cité de Lavolette. Les Guides Historiques de Trois-Rivières seront formés d'un groupe de professeurs des écoles de la commission scolaire locale, et le conseil de ville trifluvien, donnant de ce côté à l'idylle de Québec, un superbe exemple de patriotisme et de civisme, a voté une somme de \$600.00 à ces Guides Historiques. Le Conseil de Ville de Trois-Rivières, en effet, n'a pas hésité à aider ces nouveaux officiers parce qu'il a compris immédiatement qu'ils allaient faire la meilleure publicité que l'on puisse jamais souhaiter en faveur de la ville en la faisant connaître "non seulement", dit le journal local, "par le nombre et la hauteur des cheminées d'usines . . . , car ce qu'il faut connaître des Trois-Rivières, c'est son caractère ancien de petite ville historique fière de son passée . . ."

Voilà donc les Guides Historiques, licenciés et diplômés, installés à Québec à Montréal et à Trois-Rivières. On nous assure que peut-être même, cette année, on en verra à Sherbrooke. Tant mieux! Que cette institution répande ses bienfaits même dans les plus petites villes, même dans les gros villages, partout où vont les étrangers.

Dans certains de nos villages québécois, n'y aurait-il pas moyen de s'assurer les services de deux ou trois jeunes gens de l'endroit qui auraient appris l'histoire de ce village et qui chercheraient à la montrer aux étrangers qui viennent le visiter? Certains de ces villages ont un caractère historique que, souvent même, ses habitants ignorent. Ils l'apprendraient de la bouche même de leurs guides en même temps que les étrangers. Et l'institution des Guides Historiques enregistrerait ainsi un double résultat : une bonne et intelligente publicité chez les étrangers et apprendre aux gens de la place un peu de l'histoire nationale en ce qu'elle les touche de plus près.

* * *

Les élèves de l'Académie Commerciale de l'Avenue Chauveau, une institution qui, comme l'on sait, est toujours de l'avant quand il s'agit de marquer un progrès dans l'enseignement, viennent de fonder une société d'histoire naturelle à laquelle ils ont donné le nom très approprié de Cercle Marie-Victorin, du nom de l'un de nos plus grands naturalistes canadiens-français, le Révérend Frère Marie-Victorin, des Frères des Ecoles Chrétiennes, professeur à l'Université de Montréal et qui est un ancien élève de l'Académie Commerciale de Québec.

Cette institution entre ainsi dans le mouvement qui a été inauguré l'année dernière dans la Métropole et qui tend heureusement à se développer avec une grande rapidité. En effet, plusieurs maisons d'éducation possèdent déjà de ces sociétés d'histoire naturelle.

Le but de ces associations a été tracé par le Révérend Frère Marie-Victorin lui-même : "Mettre l'âme de l'enfant, au moment où elle s'entrouvre, en contact avec l'âme des choses; la situer dans le réel, c'est l'assainir et l'équilibrer; c'est la préparer par la contemplation des harmonies visibles de l'univers à accéder au plan des harmonies morales, des valeurs spirituelles et des visions divines."

D'une façon plus concrète et plus pratique, l'objet de ces petites sociétés est de placer l'enfant devant la nature, de lui faire ouvrir les yeux et de l'intéresser à ces mille et une vies qui l'entourent; l'humble fleur qu'il cueille et sent, l'oiseau qu'il voit voler dans le

(Suite à la page 28)

CHEZ NOS POÈTES

HYMNE AU SOLEIL . . . DU POLE NORD.

Toi qui figes le flot au mur blanc des banquises,
Sertissant les glaçons de rares diamants,
Asservissant les mers par ta froideur conquises,
Toi dont les fantaisies exquises
Se jouent en des prismes charmants.

Je t'adore, Soleil des minuits taciturnes,
Soleil glacé, Soleil aux rayons incertains
Des pays mats sur qui s'épanche de tes urnes
Un reflet des clartés nocturnes
Dont flambaient les astres éteints !

Je te chante et tu peux m'accepter comme rapsode;
Sois-en, sinon flatté, tout au moins bien content,
Antarctique soleil qui n'est pas à la mode
Et pour qui n'écrit nulle ode
Cet excellent monsieur Rostand.

C'est grâce à toi qu'on reconnaît, bombant le torse,
Le morse aux longues dents du vieux phoque édenté,
Car pour les discerner. — autres dents autre morse.
Vive ton vieux fanal sans force
Dans la polaire obscurité.

De ta vitalité, l'explorateur s'étonne
Et ton char, nuit et jour, six mois poursuit son cours;
Peary y dans son journal souvent le mentionne :
Peary-Sport! Seul journal qui donne
Le résultat complet des ours! . . .

Grâce à ton réconfort et sous ta clarté blême,
Combien de voyageurs cherchent depuis cent ans
Parmi les Icebergs celui du Pôle même?
Car il est très vieux ce problème,
Iceberg . . . dans la nuit des temps.

Soleil à qui le vent et le froid font cortège,
Ma pingouine parfois sous les flocons épais
Te maudit, parce qu'en dépit des bains de siège,
Elle pond des oeufs à la neige
Et fait des crottes en sorbets;

Mais moi je t'aime, ô roi d'un ciel morne et sévère,
Puisque, prenant l'absinthe avant d'aller souper,
Si ma langue est ainsi qu'un glaçon, bonne affaire !
Je n'ai qu'à cracher dans mon verre
Pour avoir un pernod frappé! . . .

LE PINGOIN.

(*Du Petit Matin-bleu* — Bruxelles)

AU SOLEIL DE MINUIT

O Soleil de minuit! globe morne et livide
Qui roules dans l'espace un oeil torve et sanglant,
À travers le brouillard, sur la nature aride
Tu ne répands qu'un peu de ta clarté morbide :
Un jour lugubre et vacillant.

O Soleil de minuit! dans ton vaste domaine
Tu n'as pas de chaleur, tu n'as pas de rayons
Pour fondre la banquise et féconder la plaine.
Tu rends cette contrée et lugubre et malsaine,
Sans chants d'oiseaux et sans moissons.

O Soleil de minuit! astre nul, inutile,
Traînant sur l'horizon d'un pas irrégulier.
Pour atteindre au zénith, ton effort est futile :
Compter l'heure à ta course est chose difficile.
Là haut, ton rôle est singulier.

Ernest Nadeau.

(*"Les Canadiens au Pôle Nord"*)

JUIN

O parfum des blés en herbes

Bientôt gerbes,

Parfum des menthes, du thym;

Fleurs entr'ouvrant leurs calices,

Purs narcisses,

Aubes roses, clairs matins.

Mois des amours éternelles . . .

Villanelles,

Arc-en-ciel qui luit là-bas;

Mois des galantes pensées,

Fiancées,

Mois de juin ceint de lilas!

Mariette Doran.

De Québec à la Nouvelle-Orléans ⁽¹⁾

Par G.-E. MARQUIS.

Après avoir rappelé brièvement le voyage accompli au mois d'avril dernier, par un groupe de Canadiens, en Louisiane, nous voulons aujourd'hui reprendre l'itinéraire parcouru pour nous arrêter à certains endroits, afin d'évoquer quelques souvenirs et rappeler des impressions qui feront mieux saisir à nos bienveillants lecteurs la beauté des images que nous avons entrevues et la chaleur des réceptions qui nous furent faites.

Chicago. — Partis de Montréal le 12, à 3 heures p. m., nous arrivions le lendemain matin à 9 heures à Chicago où nous devions passer la journée entière. Inutile de dire qu'une grande ville comme Chicago ne se visite pas dans une journée, mais ce qui nous a frappés le plus, au cours d'une promenade en autocar, c'est le grand nombre de parcs bien ombragés et remplis d'étangs qui environnent et qui pénètrent même la grande cité de l'ouest.

Nous aurions aimé à avoir un coup d'oeil d'ensemble de la ville aux 3,376,438 habitants, et pour arriver à la dominer, en quelque sorte, nous étions montés jusqu'au sommet de l'édifice du Chicago Tribune, qui s'élève à 456 pieds au-dessus du niveau de l'avenue Michigan et qui ne compte pas moins de 36 étages. Malheureusement, une brume légère bornait notre horizon à moins d'un mille de distance. Mais nous pouvions, toutefois, apercevoir une faible partie du rivage du lac Michigan. Tout près de la Tribune Tower, et relié au lac, passe le canal aspirant, au moyen de pompes, une quantité d'eau considérable pour les égouts de la ville de Chicago, ce qui a eu pour effet, depuis quelques années, de faire baisser le niveau des grands lacs.

Disons que la Tribune Tower est un des édifices les plus remarquables de la ville de Chicago, bien qu'il ne soit pas le plus élevé. C'est une expression de l'architecture gothique du vingtième siècle et, sans vouloir le comparer au tombeau hindou appelé Taj Ma-

hal, ni aux grandes Pyramides d'Egypte, l'on peut dire que, dans le genre des gratte-ciel, c'est l'un des beaux édifices que nous ayons contemplés.

Une autre curiosité, si l'on peut dire, de Chicago, et dont la réputation est, croyons-nous mondiale, ce sont les abattoirs, et je n'ai pas manqué, avec un couple d'amis, d'aller les visiter. Je n'entreprendrai pas d'en faire la description, mais qu'il me suffise de dire que là, comme à bien d'autres endroits de la

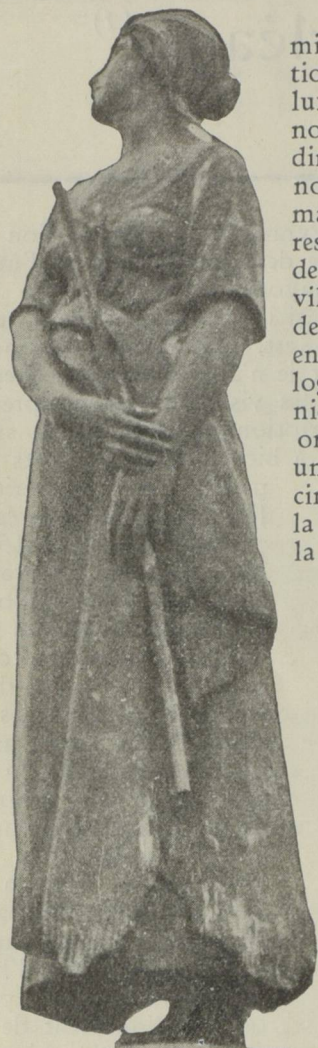
production américaine, l'organisation y semble parfaite et les 15,000 hommes qui travaillent aux abattoirs de Chicago ont des mouvements réguliers et coordonnés comme ceux d'une horloge, depuis le cowboy, dans les immenses cours, qui rassemble les animaux, en passant par le "seigneur" dont l'occupation unique est de plonger une lame bien aiguisée dans la gorge des bestiaux qui passent devant lui à une rapidité de 350 à 400 à l'heure, jusqu'aux employés préposés à l'alignement de toutes les carcasses bien préparées et bien enveloppées, dans un immense réfrigérateur. En visitant ces abattoirs, vous passez par tous les degrés de la température et l'on vous fait aspirer aussi, si l'on peut dire, tous les parfums, moins celui de la rose d'Egypte et des autres roses.

Notre randonnée à travers la ville, ses rues, ses parcs, ses avenues, alors qu'il faut tourner la tête vers le ciel tout le temps pour avoir une idée des nombreux édifices gratte-ciel qui se dressent partout, se termina par une visite au monument Marquette et Joliet, les deux découvreurs du Mississippi, en 1673. Mgr Camille Roy adressa quelques mots à la foule de visiteurs, pendant qu'une gerbe de fleurs était déposée au pied du monument, par une compagne de voyage. Le bronze érigé à la mémoire des deux découvreurs s'élève près d'une grande école publique, et les enfants de cette école, qui étaient en récréation, en profitèrent pour venir assister à cette démonstration plutôt intime.



Statue d'Evangéline dévoilée à St-Martinville le 19 avril dernier, en présence d'une foule d'au moins 20,000 personnes. Cette statue repose sur un socle de pierre de 3 ou 4 pieds de hauteur. Elle s'élève tout près de l'abside de l'église, du côté de l'épître et à quelques pas seulement du chêne d'Evangéline, le long du Bayou Têche.

(1) Nous nous excusons d'emprunter ici le titre du superbe travail de Mgr Schlarman, de Belleville Ill. "From Québec to New Orleans", que nous avons emporté avec nous, lors de ce voyage.



St-Louis. — Le soir, à minuit, nous nous remettons en route sur un des luxueux trains de l'Illinois Central, pour nous diriger vers St-Louis, où nous arrivions le lendemain matin à 7.30 heures. Nouvelle promenade en autocar à travers la ville et on nous fait voir des choses intéressantes, entre autres un parc zoologique et un jardin botanique. Les deux sont bien organisés et contiennent un grand nombre de spécimens de la faune et de la flore, non seulement de la zone où ils sont situés mais de la zone glaciale et de la zone tropicale. Des ours blancs, bruns et noirs y vivent presque en liberté et amusent beaucoup les visiteurs. D'autre part, le jardin botanique possède une collection d'oiseaux de toute beauté et de la plus grande variété de plumages.

C'est encore à St-Louis, comme on le

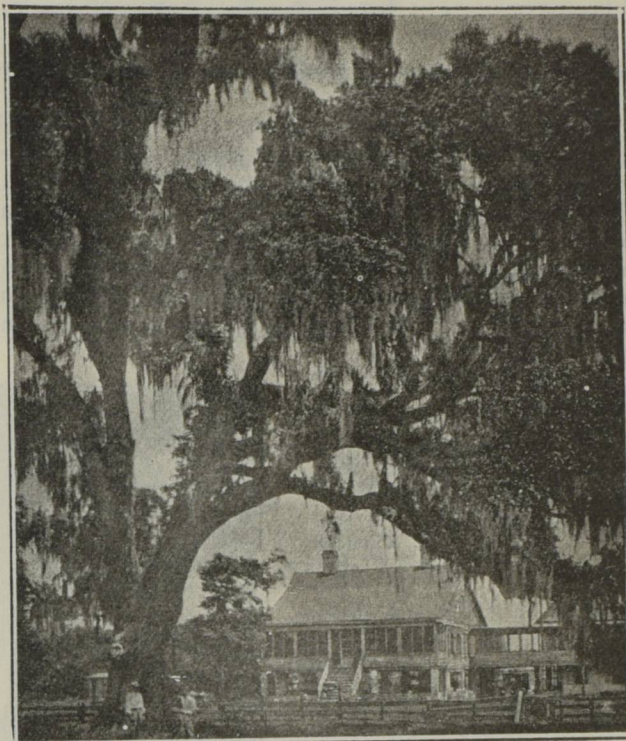


(Courtoisie du "Devoir").

À GRAND-PRÉ, N.-E.

La statue d'Évangéline, dévoilée l'année dernière en présence de plusieurs milliers d'Acadiens des Provinces Maritimes et tout particulièrement de l'hon. Dudley J. LeBlanc, venus de la Louisiane avec 24 Acadiennes louisianaises en costume national. Au pied de la Statue, une Évangéline de St-Martinville où fut dévoilée, cette année, une autre statue d'Évangéline, devant une foule d'au moins 20,000 âmes, y compris la délégation canadienne et acadienne (le 19 avril).

sait, que l'on a organisé un musée en l'honneur de Lindberg et où l'on retrouve la plus grande partie des trophées et des cadeaux qu'il a reçus après son exploit

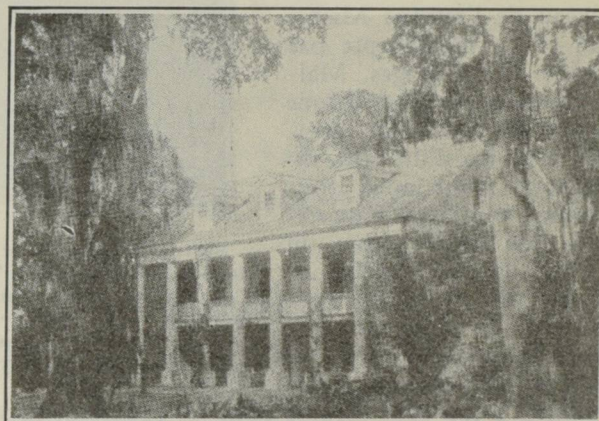


EN LOUISIANE

Type de maison de planteur comme on en rencontre un peu partout dans ce pays. On remarquera le chêne immense qui sert d'encadrement à cette jolie demeure. A ses branches gigantesques, s'accroche un rideau de mousse espagnole dont la teinte est d'un vert plus pâle que celle du feuillage.

de la traversée de l'Atlantique, il y a quelques années. Il faut voir avec quelle fierté on nous montre tous les objets d'art que l'on a accumulés dans ce musée, et il y a de quoi aussi!

Fort de Chartres. — Dans l'après-midi, des autocars nous transportèrent au Fort de Chartres, à environ 60 milles au sud de St-Louis, endroit où l'on

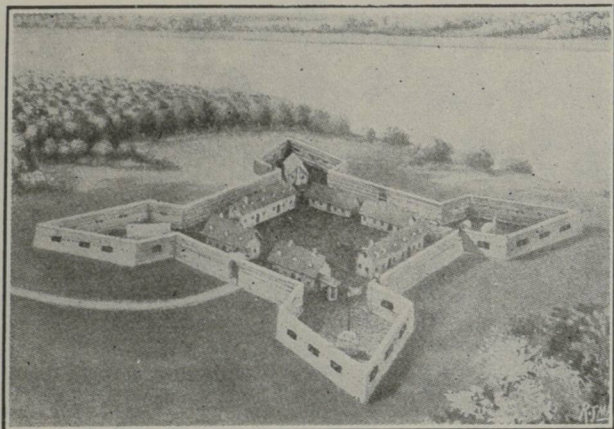


(Courtoisie du "Devoir").

EN LOUISIANE

Une autre imposante maison de planteur, comme il y en a encore un grand nombre en Louisiane et partout où l'on cultive la canne à sucre. On retrouve ce genre d'architecture jusqu'à la Nouvelle-Orléans, dans la partie française. Après la guerre de sécession, plusieurs de ces demeures somptueuses furent abandonnées par leurs propriétaires ruinés.

voit encore certains vestiges du Vieux Fort érigé du temps des Français. Les seuls édifices que l'on contemple sont la poudrière, que l'on a reconstituée, et un musée où l'on conserve certains souvenirs de l'époque.



(Cliché du "Devoir").

FORT DE CHARTRES

A quelque 60 milles en aval de la ville de St-Louis, sur le Mississippi, s'élevait jadis, du temps des Français, un fort majestueux. Comme la plupart de ces moyens de défense, il est tombé, depuis longtemps, en ruine. Toutefois, l'on pourra voir, sur une autre vignette, que l'on a commencé à reconstituer ce fort. C'est en 1719 que Boisbriand fut chargé par le gouvernement de la Nouvelle-France d'ériger ce fort, qui servit de siège au gouvernement, au cœur du pays des Illinois.

L'endroit où le fort se dressait jadis est aujourd'hui marqué par des murs de pierre qui s'élèvent à une couple de pieds de terre seulement. C'est là où nous avons pris contact pour la première fois avec des groupes d'origine française, dont quelques-uns parlent encore cette langue. Les autorités de l'endroit et un grand nombre de citoyens et de citoyennes étaient venus nous saluer et nous souhaiter la bienvenue. Même, un chœur de chant composé d'habitants de la localité nous fit entendre du chant avec accompagnement de violon. C'est le vieux refrain bien connu à Québec, "La Guignolée", que l'on rendit en français, un français quelque peu vieillot, mais tout de même bien compréhensible.

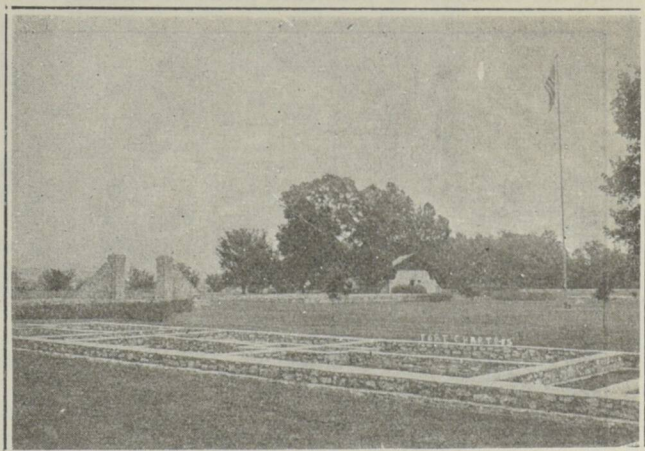
Un goûter nous fut servi par les dames de l'endroit et nous pûmes alors causer avec plusieurs d'entre elles, dans un excellent français. Il faut dire que certaines familles d'origine française ou espagnole de la région envoient parfois leurs fils et leurs filles étudier le français en Europe. Nous y avons même rencontré deux demoiselles qui ont fait des études françaises à Genève et qui, de plus, suivirent pendant assez longtemps des conférences à la Sorbonne.

Dans la région du Fort de Chartres, il y a plusieurs endroits qui portent encore des noms français, tels, par exemple, Prairie-du-Rocher, et sur les boîtes postales échelonnées le long des routes, l'on voit très souvent des noms d'allure française qui y figurent. Au retour, nous fûmes invités à arrêter à l'église de Prairie-du-Rocher et le curé de l'endroit nous fit voir de vieux registres français remontant aux premiers établissements et dans lesquels la plupart des actes de l'état civil portent des noms français. Pas besoin d'ajouter que plusieurs curés de ces villages furent aussi de langue française. Aujourd'hui,

le nombre de ceux qui parlent français diminue vu que cette langue n'est plus enseignée dans les écoles primaires.

On nous affirme que tout le long du Mississippi il en est de même. L'on trouve, ici et là, des villages, des petites villes et même des campagnes assez considérables où l'on parle encore le français couramment. Il serait fort intéressant de faire le recensement de ces endroits, afin de savoir le nombre d'habitants d'origine française, le long du Mississippi et de ses affluents. Ce n'est pas le recensement officiel des Etats-Unis qui nous le dira, puisqu'il ne tient compte que de ceux et de celles qui sont nés en dehors des Etats-Unis, pour établir la force des différents groupes.

Vicksburg. — Nous nous remettons en route le soir à 11.30 heures, pour nous arrêter le lendemain, à une heure de l'après-midi, à Vicksburg, endroit renommé aux Etats-Unis à cause du siège des armées nordistes et sudistes à cet endroit, lors de la guerre de Sécession et de la lutte acharnée qui se livra là pendant plusieurs mois, pour la conquête de ce poste stratégique, lequel s'élève sur une grande étendue à quelque cent pieds au dessus du Mississippi et qui commande une vaste étendue de terrain. La plupart des Etats alors en guerre civile, c'est-à-dire luttant les uns contre les autres, étaient représentés aux différentes batailles qui se livrèrent pendant près de trois mois sur ce sol, et pour commémorer la mort de milliers de braves qui reposent à cet endroit, les Etats-Unis y ont fait ériger, un immense cimetière où l'on trouve des centaines de monuments de tout genre, les uns représentant un Etat, les autres un général, les autres un régiment, etc. Des avenues de toute beauté ont été tracées à travers le terrain accidenté de ce cimetière, et pendant plus de deux heures les citoyens de l'endroit nous promènent à travers ces avenues, la plupart garnies de beaux arbres, pour nous arrêter, ici et là, devant les monuments les plus remarquables.



FORT DE CHARTRES

Cette vignette donne une bonne idée des travaux de réfection commencés à cet endroit. L'entrée principale est marquée d'une barrière s'élevant entre deux murailles de pierre appuyées de murs tronqués; plus à droite, on remarque la Poudrière et, au premier plan, les fondations qui indiquent l'endroit où, plus tard, on élèvera des murs, pour remplacer ceux qui sont tombés en ruine; à droite, le drapeau américain flotte au bout d'un mât.

Ce parc a une étendue de 1,323 acres, et l'on ne compte pas moins de seize Etats qui y ont érigé, à date, des monuments remarquables. Celui de l'Illinois, par exemple, en forme de rotonde, est construit en marbre, et, à l'intérieur, sur les murs, l'on peut lire les noms de plus de 35,000 soldats de cet Etat qui versèrent généreusement leur sang au cours de la bataille de Vicksburg. Il serait trop long de faire l'énumération de toutes les pierres tombales que l'on trouve dans cette enceinte, mais qu'il nous suffise d'ajouter que ce cimetière est l'un des plus considérables et mieux appropriés que l'on puisse trouver dans le monde.

A Québec, nous avons les Plaines d'Abraham qui, depuis 1908, portent le nom de Parc des Champs de Bataille Nationaux et qu'une Commission est chargée d'entretenir. A Vicksburg, l'on trouve la même chose. Une Commission a reçu de l'Etat la mission d'organiser un "Battlefield Memorial Park". Comme on le voit, aux Etats-Unis, on a le respect des morts et l'on ne veut pas que ceux qui, pour la patrie, ont versé leur sang, restent ignorés. Là aussi l'on se souvient.

Natchez. — Mais quittons le champ des morts pour nous rendre un peu plus loin, le même soir, à 5 heures. Nous étions invités à faire un court arrêt à Natchez, dont le nom a été rendu célèbre dans le monde entier par le roman de Chateaubriand "Les Natchez". Pour nous de la province de Québec, se trouve là un souvenir qui nous touche de près : c'est le Fort Rosalie érigé par Bienville, celui-là même qui, plus tard, devait fonder la Nouvelle-Orléans et qui, à trois ou quatre reprises fut gouverneur de la Louisiane. Nous étions attendus par des citoyens de la ville, qui nous firent monter dans leurs autos pour nous promener à travers les rues et les chemins des campagnes environnantes. Le pays est assez accidenté et l'on y trouve une sorte de chemin creux comme l'on en voit en Normandie mais avec cette particularité qu'à Natchez on a creusé des tranchées assez considérables pour éviter les accidents du terrain sur les grandes routes, pendant qu'en Normandie l'on a construit des remblais de plusieurs pieds de hauteur, pour

protéger, jadis, les troupes qui défilaient en plein champ.

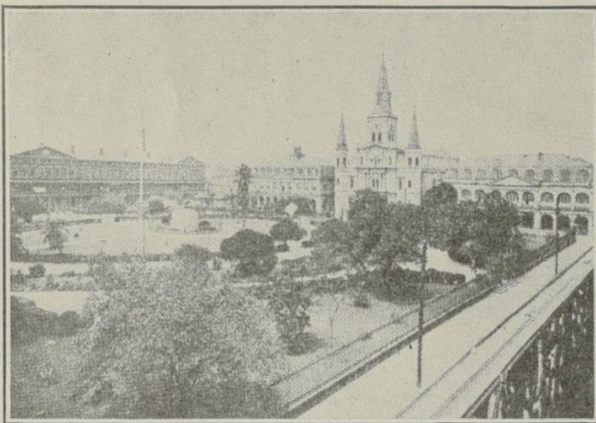


Groupe de 24 Evangélines de l'Acadie canadienne, c'est-à-dire des Provinces maritimes, qui ont fait le voyage en Louisiane, au mois d'avril dernier, sous la direction de l'hon. juge Arthur LeBlanc. Plusieurs prêtres de la même région, entre autres Mgr Alfred Trudel, représentant de S. G. Mgr P.-A. Chiasson, et maints laïques distingués, y compris M. Roy, rédacteur de "l'Evangéline", accompagnaient cette délégation acadienne.

La végétation du pays semi-tropical que nous allons bientôt atteindre, commence déjà à se faire sentir à Natchez, et nous remarquons la richesse des arbres et des feuillages, ainsi que l'abondance des roses de toutes les couleurs, qui sont échelonnées le long des voies publiques et forment des massifs imposants en face de la plupart des résidences privées.

On nous amène à l'endroit même où, jadis, s'élevait le Fort Rosalie, dont toutefois, on ne voit plus aucun vestige. Il était érigé sur un mamelon assez prononcé qui s'élève abruptement le long du Mississipi. A cet endroit, la vue commande un horizon plutôt large et où il était facile d'arrêter toute navigation sur la rivière en face.

Un dîner est offert, le même soir, aux membres de notre groupe, par l'Association du Commerce de Natchez. Les personnages les plus distingués de l'endroit, tels que Mgr Girox, le député de la localité, l'honorable Gérard Brandon, le professeur W. H. Braden et un grand nombre d'autres s'y trouvaient réunis. Il n'y avait pas que des hommes à ce banquet, mais aussi un grand nombre de dames. Comme l'on peut bien penser, les discours ne manquèrent pas, ni la musique. Les tables étaient non seulement chargées de mets délicieux, mais aussi de fleurs les plus variées. A la table d'honneur, où l'on avait groupé les principaux citoyens de notre groupe et de la localité, il y avait des milliers de roses de toutes les nuances, qui formaient un barrage complet sur toute sa longueur. Le coup d'oeil était des plus agréables. Inutile de dire que la délégation canadienne a conservé de cette première réception un souvenir ému et reconnaissant et que longtemps ses membres garderont dans leur mémoire non seulement l'image des tableaux dont ils furent les témoins à cet endroit charmant, mais aussi des paroles agréables qui nous furent adressées, sans compter les gerbes de roses dont on nous chargea au départ.



(Cliché du "Devoir").

A LA NOUVELLE - ORLEANS

Voici un coin pittoresque du Vieux Carré de la Nouvelle-Orléans. Avec la Cathédrale St-Louis, au centre, le Cabildo, à droite, et quelques autres édifices, à gauche, qui servirent à l'administration, du temps des Français. Le Cabildo, siège du gouvernement municipal d'autrefois, est converti aujourd'hui en musée de peintures et d'antiquités de tout genre.

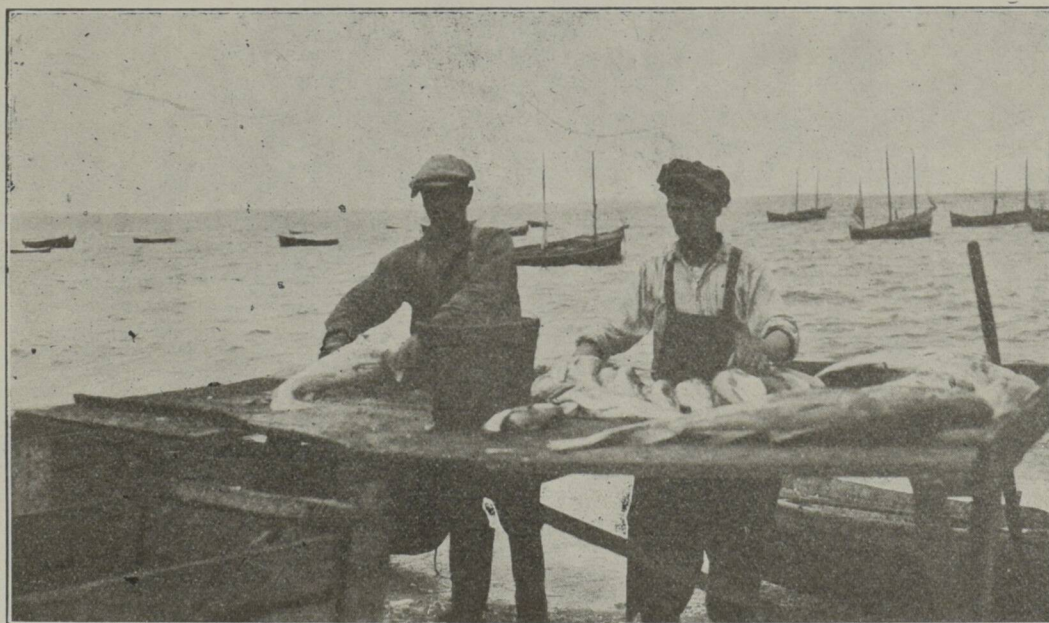
Nouvelle-Orléans. — A minuit, le même soir, nous nous remettons en route pour descendre, le lendemain matin, à 7.30 heures, à la Nouvelle-Orléans, où nous devons faire notre jonction, une demi-heure après, avec le groupe acadien venu par voie de Washington. Les Evangélines, au nombre de 24, sous la direction de l'honorable juge Arthur LeBlanc, nous attendaient à l'Hôtel de Soto, et, en peu de temps, les présentations se font, un déjeuner très hâtif se prend, puisque les autocars qui doivent nous amener dans le coeur de l'Acadie louisianaise, sont déjà à la porte et que l'honorable Dudley-J. LeBlanc nous annonce que nous avons une grosse journée à faire et qu'il importe de suivre le programme tracé, afin d'arriver à temps aux différents endroits où l'on doit nous souhaiter la bienvenue. Ajoutons encore que M. André Lafargue, bien connu à Québec et à Montréal et surtout fort apprécié de ceux qui ont eu l'avantage d'aller l'écouter lorsqu'il est venu, l'an dernier, donner des conférences sur la Louisiane, était aussi l'un des premiers rendus pour nous souhaiter la bienvenue. Quelques Evangélines du groupes louisianais délégués au Canada l'année dernière, s'empressèrent de venir nous saluer et nous rappeler quelques-uns des souvenirs les plus délicieux de leur randonnée dans la province de Québec et la Nouvelle-Ecosse, sous la direction de l'honorable Dudley-J. LeBlanc. Inutile d'ajouter qu'il y a du remue-ménage à l'Hôtel de Soto, puisque nous sommes 125 et qu'il faut nous pré-

parer pour une course de cinq jours en autocars, mais tout va rondement puisque l'organisation du "Devoir" et de "l'Evangéline" a bien marché jusqu'à présent, comme elle continuera d'ailleurs à se montrer efficace jusqu'à la fin. Tout a été prévu et l'honorable juge Arthur LeBlanc, qui dirige le groupe acadien, et M. Napoléon Lafortune, qui est en charge de celui du "Devoir", sont prêts à répondre à toutes nos questions, et nul ne les prend au dépourvu. Nous n'avons pas le temps, naturellement, de visiter la Nouvelle-Orléans, si ce n'est de parcourir une rue ou deux avant de nous mettre en route vers 10 heures.

Au retour de notre longue randonnée dans la Louisiane acadienne, surtout le long du bayou Tèche (Tèche est un mot sauvage qui veut dire serpent, à cause du cours sinieux de ce bayou), nous devons visiter rapidement la Nouvelle-Orléans, ainsi que son port, lequel s'étend sur douze milles de long. Ajoutons en terminant que la Nouvelle-Orléans est à bien dire la seule grande ville de la Louisiane, puisqu'elle a une population, comme nous l'avons dit, de plus de 450,000 âmes. La capitale est Baton-Rouge, plus au nord, mais aussi sur le fleuve Mississipi.

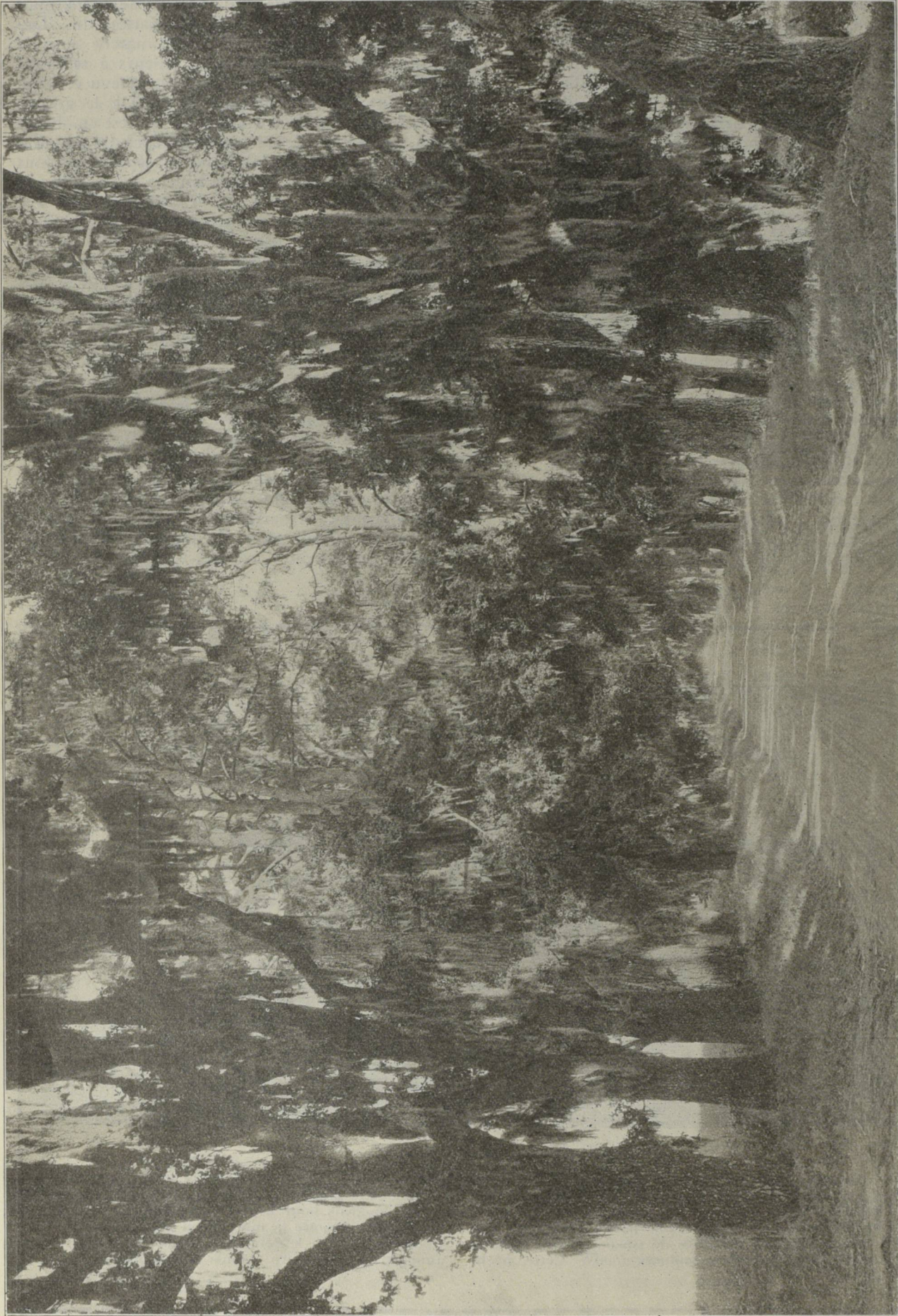
Nous reviendrons sur l'histoire de la Nouvelle-Orléans dans un prochain article, car elle possède pour nous un charme tout particulier, étant donné qu'il y a encore là un quartier français dont plus d'un édifice ressemble à ceux du . . . Vieux Québec.

En Gaspésie



TRANCHEURS DE MORUE

Bien protégés des vents du large, au fond d'une anse, l'on voit ici deux pêcheurs à l'oeuvre, préparant la morue pour le marché. Il n'y a rien de perdu. Les langues et les foies ont une destination toute particulière, pendant que les têtes servent d'engrais pour la terre. La température froide de mai et d'une partie de juin a chassé du nord et du golfe la morue, qui abonde maintenant sur les côtes de Gaspé et à la Baie des Chaleurs. C'est le temps de dire "It is an ill wind that blows nobody good". Cette pêche s'annonce la meilleure depuis plusieurs années.



EN LOUISIANE

Voici une allée ombragée par deux rangées de chênes, dans un décor féérique. Que l'on remarque les tronées que les rayons du soleil se font à travers les branches et les feuilles et qui éclairaient le sentier. A maintes reprises, au cours de leur randonnée, les voyageurs du Canada ont pu jouir de ce spectacle et, à Pont-Breaux, un dîner de 300 convertis leur fut offert, dans un bocage de chênes du genre. Éclairé par un grand nombre d'ampoules électriques, les arceaux formés par le croisement des branches, rappelaient l'intérieur d'un temple gothique. Il faut avoir vu ce spectacle pour en saisir et apprécier toute la grandeur et la beauté. Ni le pinceau, ni la plume ne sauraient le décrire fidèlement. Et, comme le dit un proverbe chinois "Une image vaut plus que mille mots".

(Cortoisie du "Louisiana Digest").

EVANGELINE

Par RENE CHALOULT, avocat.

Un des plus gracieux souvenirs de notre course triomphale en Louisiane n'est-il pas celui d'Évangéline, symbole du passé et promesse de l'avenir?

Ne nous croyant pas tenu à la même discrétion que d'autres, peut-être nous sera-t-il permis d'exalter ses charmes, même extérieurs. Et pourquoi pas? Nos compagnons de voyage, — et même nos compagnes! — n'ont pu taire leur enthousiasme. Et des lèvres épiscopales n'ont pas refusé, à Thibodaux par exemple, de les justement louer. Au reste, depuis Longfellow, Évangéline n'évoque-t-elle pas l'idée de l'Acadie tout entière? Depuis les rencontres fraternelles de 1930 et de 1931 n'est-elle pas devenue davantage le trait d'union entre l'Acadie du nord et l'Acadie du sud?

Grande, svelte, le geste naturel et facile, Évangéline respire la santé et la vigueur. Élégamment drapée dans sa longue robe bleue, coiffée d'une cape immaculée, telle elle nous apparaissait, dès notre arrivée à la Nouvelle-Orléans, comme une vision de la Grand-Prée, pleine de charme et de fraîcheur. Ses cheveux noirs, son teint basané, contrastent, lorsqu'elle sourit, avec la blancheur éclatante de ses dents. Noirs aussi sont ses yeux; mais quelle douceur dans ce regard un peu mélancolique et légèrement inquiet, où semble fuir une lueur d'un tragique passé. Évangéline louisianaise, Évangéline canadienne, toutes deux rappellent la touchante Évangéline de Faedt, toutes deux nous remémorent l'immortelle et séduisante Évangéline du poète.

* * *

Beauté physique que nous nous sommes plu à admirer, mais qui, cependant, nous paraîtrait bien sombre si elle n'était le reflet de la beauté morale de l'âme acadienne.

On parle du miracle acadien. C'est peut-être un peu abuser d'un mot. Si les Acadiens ont survécu, malgré tant de traverses, n'est-ce pas dû à la riche personnalité de la race française et spécialement de la femme acadienne?

Quelle est la nationalité marquée d'une empreinte assez profonde pour résister victorieusement au courant assimilateur des États-Unis? Aucune, sauf la nôtre. Les Hollandais, les Allemands, les Irlandais, les Polonais, etc., renoncent peu à peu à leur langue, à leurs coutumes, quand ce n'est pas à leur religion. Tous, ils passent par le "melting pot". La race française, à cause de ses qualités transcendantes, de son idéalisme constant, conserve, elle, ses caractéristiques. Songe-t-on à ce qu'il a fallu de valeur morale aux Acadiens pour survivre malgré la dispersion, la pauvreté, le mépris et la brutalité dont ils ont été victimes? Quel motif de fierté pour nous tous d'être les héritiers d'une telle lignée! Plus d'une fois, avec son ardente énergie, monsieur l'abbé Groulx l'a rappelé à ses auditoires louisianais.

Toutefois, l'extraordinaire survivance acadienne

nous paraît plus particulièrement être l'oeuvre d'éminentes qualités féminines.

On a peine à s'expliquer la prodigieuse natalité de ce peuple pauvre, forcément instable. Sans doute, elle est due au sentiment religieux profond qui l'anime, à la pureté de ses moeurs; mais elle nous semble aussi résulter d'une capacité d'endurance et de dévouement quasi illimitée de l'Acadienne. L'altruisme, n'est-ce pas la plus précieuse qualité de la femme? L'oubli de soi, au point de ne songer qu'à être l'artisan du bonheur d'autrui, faire consister toute sa félicité dans celle des autres, n'est-ce pas le plus noble trait de l'âme féminine? C'est certes celui qui caractérise l'âme acadienne. Et c'est ce qui explique pour nous l'admirable simplicité avec laquelle l'Acadienne pose des actes qui confient parfois à l'héroïsme. L'abnégation la plus complète lui paraît chose toute naturelle, dont elle ne songerait même pas à s'attribuer quelque mérite. Ce sont les souffrances indicibles des ancêtres qui ont trempé de tels caractères. En les traitant en parias on a façonné en eux des âmes de héros.

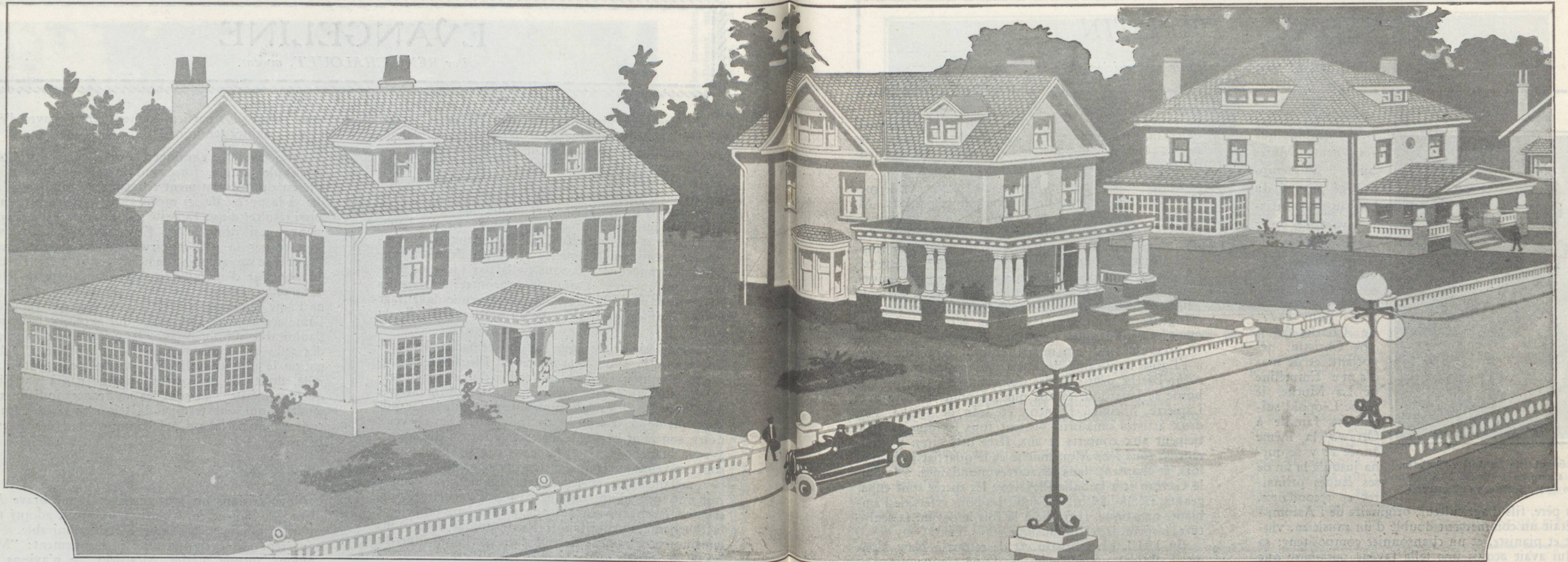
* * *

Nous faisons un jour observer à une brave Acadienne de la Baie des Chaleurs, qui avait adopté trois enfants, combien sa conduite était admirable. Elle nous répondit avec ingénuité et étonnement: "Mais, j'avions aucune mérite, Monsieur, je n'avions que onze enfants". Elle gardait de plus dans sa maison deux vieillards étrangers. Pas besoin de pension aux vieillards pour eux!

Voyagez-vous en Acadie du nord ou du sud que vous êtes chez vous partout: autant d'hôtels que de familles. On vous donne la plus belle chambre, on vous offre les meilleurs mets. Tous se pressent autour de vous pour prévenir le moindre de vos désirs. Les enfants, joyeux, se couchent plus tard ce soir-là: car c'est fête. Les fillettes, les Évangélines, réclament votre autographe. Les grands-parents vous racontent des souvenirs délicieux, tandis que le maître de la maison vous offre du vin ou du cidre, son meilleur.

Heureux peuple, combien sympathique et attachant! Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui encore tant de Canadiens Français l'ignorent, ou le connaissent mal? Sans doute, nous savons tous l'histoire de la déportation: à sa lecture, au collège nous avons senti notre sang français bouillonner de colère. Mais, dans la suite, nous sommes-nous assez intéressés à la renaissance acadienne? Ne pensons-nous pas qu'il est de notre devoir d'adoucir davantage les douloureux souvenirs d'un si tragique passé par des manifestations tangibles de notre solidarité et de notre amour?

— (Du "Devoir").



GENRE DE MAISONS CONSTRUITES AU BOULEVARD DES ALLIES

On peut faire actuellement l'achat de lots à bâtir au Boulevard des Alliés au prix de **\$375.00** du terrain et à des conditions de paiement les plus avantageuses. En vous procurant un terrain à cet endroit, vous ferez le meilleur placement dans la ville de Québec. Vous n'avez qu'à nous adresser ce coupon à :

BOULEVARD DES ALLIES, Enrg.

Bureau: 41 Boulevard des Alliés

Téléphone: 4-4551

QUEBEC

Nous envoyons gratuitement le plan de sa subdivision, vous n'avez qu'à remplir le coupon ci-contre.

— COUPON —

M. E. Caron,

41, Blvd des Alliés,

Québec.

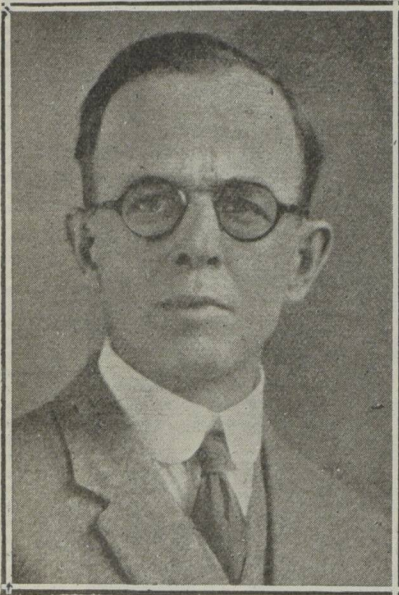
Veillez m'envoyer gratuitement le plan de votre subdivision de terrains et conditions de vente.

NOM

ADRESSE

LEOPOLD CHRISTIN

Dessinateur, peintre, sculpteur et musicien



M. Léopold de LaMothe-Christin,
membre de la Société
des Arts, Sciences et Lettres.

Il semble que les neuf Muses aient longtemps voltigé autour du berceau de cet artiste, avant de poser sur son front le signe définitif de la destinée.

Né à Montréal, le 27 juin 1877, de Charles-Adolphe Christin, négociant, et de madame Emméline de La Mothe, le jeune Léopold suivait sa famille à Ottawa la même année et y séjourna jusqu'à la fin de ses études primaires et secondaires.

Son père, fils d'agriculteur, originaire de l'Assomption, était un commerçant doublé d'un musicien, violoniste et pianiste, et un chansonnier compositeur; sa gaieté lui avait acquis une telle faveur populaire que les Hurons de Lorette, devant qui il chanta un jour, l'avaient nommé chef honoraire de leur tribu sous le titre de "Onwé de Alontartara", c'est-à-dire "l'homme toujours gai".

Sa mère, montréalaise de naissance, était elle-même reconnue comme le plus beau contralto de son temps. À Ottawa son art lui valut la nomination de soliste attitrée à Rideau Hall pendant tout le règne de la Princesse Louise. Les salons de la Chatelaine vice-royale furent, quinze années durant, le sanctuaire de tous les artistes les plus réputés du Canada. Madame de La Mothe-Christin est décédée à Montréal en 1925; elle laissait deux fils et trois filles.

Le jeune Léopold, grandi dans cette atmosphère artistique, a reçu son instruction au Collège d'Ottawa, à l'École Modèle anglaise et au Collegiate Institute où il remporta tous les succès.

À dix-huit ans des revers de fortune l'obligèrent à gagner sa vie. Il entra au service d'une compagnie d'ingénieurs, architectes et constructeurs. Entre temps, sa mère, qui avait étudié le chant avec Romain Busine à Paris, lui donna des leçons et voulut lui transmettre les secrets de son art. Elle y parvint si bien qu'en peu d'années, le jeune artiste pouvait accompagner sa mère en tournées de concerts aux Etats-Unis. Il se fixa à Chicago, entra au service d'une puissante firme d'ingénieurs sanitaires comme dessinateur, puis concourut avec succès pour l'engagement d'un ténor attitré à l'église Holy Family des Pères Jésuites. Avec

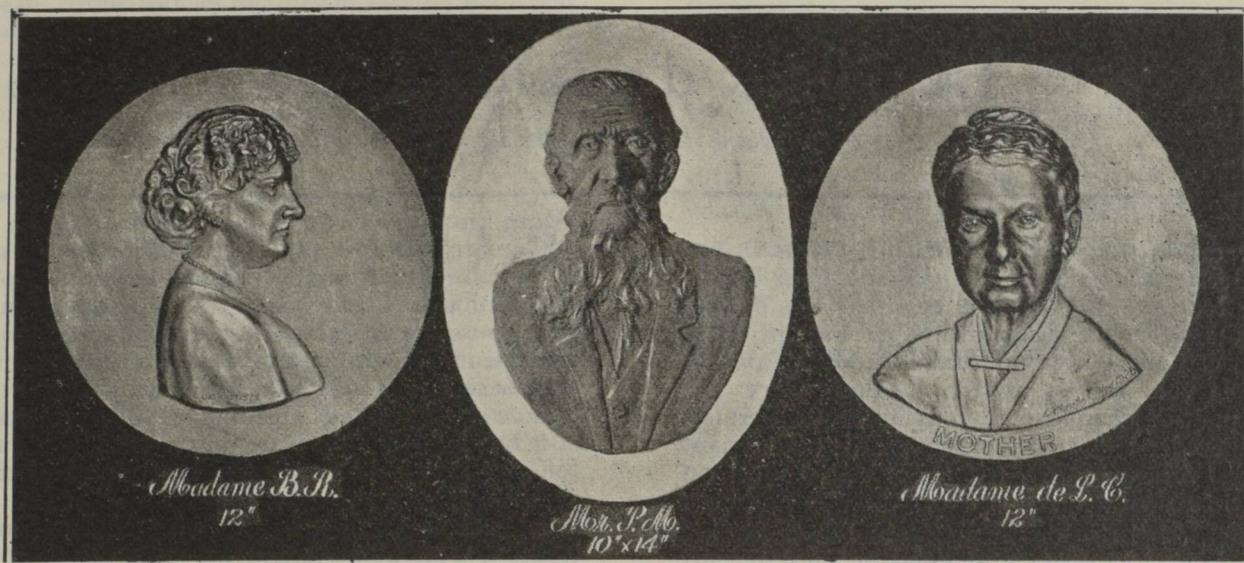
sa jeune soeur, Berthe qui vient l'y rejoindre, Léopold Christin prend place dans les cercles musicaux les mieux cotés de Chicago : le Germania Club, le Mendelssohn et l'Opéra.

En 1905, à la suite d'une série de concerts où le succès artistique ouvrait de nouvelles perspectives, M. Christin et sa soeur s'embarquèrent pour la France. Arrivés à Paris en octobre, n'ayant pour toute fortune qu'une centaine de dollars, le frère et la soeur frappent à bien des portes avant de trouver de quoi vivre. M. Hector Fabre, le Commissaire Canadien d'alors, voulait les rapatrier. A force de persévérance, Léopold Christin parvient à se caser dans une maison anglaise d'ingénieurs sanitaires. Parlant et écrivant parfaitement les deux langues il est bien vite apprécié. Il trouve presque aussitôt un nouvel emploi supplémentaire, à l'Église anglicaine de Paris, comme soliste. Et sa soeur Berthe peut prendre des leçons des maîtres Laborde et Isnardon, tandis que Léopold étudiera avec Lapierre, Sbriglia, Plançon et Jean de Rezké. Nos deux artistes canadiens visitent tous les musées, participent aux concerts et aux fêtes littéraires, parcourent en tous sens Montmartre et le quartier latin d'alors, et chantent dans les soirées mondaines, à la Salle Gaveau et à la Salle Pleyel où les succès sont engageants. Léopold Christin subit les bons effets de l'ambiance artistique. Il étudie à la fois le dessin, la sculpture, la peinture et la musique.

En 1910, M. Christin est de retour à New York où il obtient un engagement d'une compagnie d'opéra. Il entre comme dessinateur chez Johns-Manville et chante régulièrement à l'église des Jésuites où Pietro Yon est organiste. En 1913, il épouse mademoiselle Louise Laframboise d'Ottawa, fille de Louis Laframboise, traducteur en chef à la Chambre des Communes, et retourne à New York où il séjourne jusqu'à 1916. Il revient à Ottawa et entre au Ministère, en charge du dessin militaire. Il est soliste à la basilique et professeur de chant, avec douze élèves, durant trois années. En 1919, à la suite d'un concert qui fut un succès artistique mais aussi un échec financier, il se dégoûte du chant et quitte la capitale fédérale pour accepter une position d'ingénieur dessinateur à Chicoutimi.

"Ici finit l'eau profonde" disent les chroniques des voyageurs. Léopold Christin s'y cale jusqu'à la nuque, selon le mot qu'il m'a répété lui-même avec sa gaieté héréditaire. Au Lac St-Jean, il participe aux travaux de génie civil de la Grande-Décharge, puis il vient se fixer à Québec où il trouve aussitôt un emploi au Ministère des Terres et Forêts.

On le trouve le soir à l'École des Beaux-Arts, à la Symphonie de Québec, à la Société des Arts, Sciences et Lettres, dont il fait partie ainsi qu'à la Société des Poètes dont il agrmente les soirées de son chant et de sa musique. Son atelier privé est un musée de sculpture et de peinture, son salon un studio de musicien compositeur et de chansonnier de genre. Les cartons de M. Christin débordent de compositions ori-



Trois médaillons sculptés par M. Léopold Christin.

ginales, extraordinairement soignées, embellies de dessins et d'enluminures qui témoignent de l'étendue de ses talents et de sa culture. A la Compagnie Price, où il exécute des travaux fort délicats, il trouve un emploi qui lui permet de compléter des oeuvres depuis longtemps commencées.

Enfin, il ouvre à son compte un atelier de dessin artistique, industriel et commercial où il donne la pleine mesure de ses aptitudes. Le plan illustré de Québec, qu'il a dessiné avec force détails et tant d'exactitude, et qui fut édité en 1929 par M. Ed.-S. Gagné est une oeuvre qui donne une idée de son savoir et de

sa longue patience. L'atelier de M. Christin, au numéro 723 de la rue Saint-Cyrille, est ouvert aux amis du beau et du bon dessin, exécuté conformément à sa devise "presto et bene".

M. Christin a mis en musique des poésies de Doucet, Ferland, Pauline Fréchette, Choquette et du soussigné. Il est l'auteur de plusieurs chansons, paroles et musique. Il est aussi l'auteur de plaquettes et médaillons fort remarquables. C'est un artiste qui fait honneur à sa race et que notre Société est fière de compter au nombre de ses membres.

Alphonse DESILETS.

L'ARABE ET SES FIGUES

Un Arabe rentre chez lui, le soir. Chemin faisant, il achète des figues qu'il met dans le capuchon de son burnous; il les mange une à une, en marchant, et il les trouve très bonnes.

A un moment donné, comme il fait vraiment trop noir pour franchir un ponçon fait d'un seul madrier, il tire une bougie de sa poche et l'allume. Puis, tenant sa bougie allumée à la main, il veut continuer à manger des figues. Il prend un fruit, l'ouvre, voit des vers qui grouillent dedans et le jette. Il en prend un autre, constate qu'il est également plein de vers et le laisse tomber; un troisième a le même sort.

Alors l'Arabe éteint sa bougie, et, dans l'obscurité, il continue à manger des figues.

Cette histoire m'a été offerte hier soir par un négociant en paraboles.

Il vaut mieux souffler la bougie que de jeter les figues. Il vaut encore mieux de ne pas allumer du tout la bougie. L'homme sage fait effort pour oublier les vers, l'homme heureux est celui qui ignore leur existence.

Pour n'être pas déçu, il ne faut pas chercher à comprendre. Ce qu'on ignore n'existe pas. En cherchant, on trouve des raisons d'inquiétude, de dégoût, de regret, de remords.

Vous marchez, vous mangez, vous buvez, vous fumez, vous aimez, vous vivez comme une personne naturelle. Un jour, vous avez la curiosité de savoir ce que vous avez dans le ventre. Vous approchez la bougie, ou, plus exactement, c'est votre médecin qui vous éclaire. Vous apprenez que des microbes grouillent dans votre intérieur, que votre coeur est en mauvais état, que vos reins se préparent à vous jouer un sale tour. . . Vous cessez de marcher, de boire, d'aimer, de fumer de manger, et, par amour pour la vie, vous abandonnez toutes les bonnes raisons qui vous excusent de vivre. Et puis, un autre jour, dégoûté, vous envoyez promener votre médecin, vous soufflez la bougie, et vous recommencez à manger vos figues. . . Mais vous ne trouvez plus à la vie la même saveur; vous avez vu les vers qui, forcément, finiront par avoir votre peau.

Aimez la vérité, mais laissez-la au fond de son puits. A la lumière du jour, elle n'est pas belle. . . Caressez votre idéal à tâtons, sans chercher le commutateur.

Si vous avez au fond de l'âme une croyance, croyez aveuglement. Marchez hardiment dans les ténèbres en mangeant le fruit qui agrémentera votre voyage. N'allumez pas la bougie.

Le Choix d'une Carrière

Par J.-H. COULOMBE

Les vacances! Les voici qui sonnent, joyeuses comme les cloches à la naissance d'un enfant. Pour la plupart des écoliers, c'est la saison des ébats, des promesses, des généreux délaitements de l'esprit. Pour d'autres, et voilà qui est sérieux, il faudra désormais prendre la voie âpre et mystérieuse de la vie et gagner le pain de chaque jour. Chacun de ces derniers de se demander : "Quelle carrière vais-je maintenant choisir?" Problème grave, très angoissant, auquel on ne songe, en règle générale, qu'à la dernière minute.

En effet, est-il rien de plus aléatoire que de choisir son état de vie à la légère, sans réflexion préalable aucune? Pouvons-nous avoir confiance en la stabilité de caractères des jeunes gens qui fondent leur avenir du jour au lendemain, sur l'impression d'un moment ou sur le coup d'une forte émotion?

Le jeune homme de vingt ans qui embrasse l'état religieux simplement parce qu'il aime passionnément l'étude, fera, nous l'admettons, un professeur érudit et plein de ressources; mais, comme religieux, sera-t-il un fidèle observateur des conseils évangéliques? A moins qu'il ne soit touché d'une grâce spéciale, c'est fort douteux. Poussé vers cet état par des motifs purement naturels, il y rencontrera déboire sur déboire, mécontentement sur mécontentement, déception sur déception. C'est pourquoi, il n'y persévérera pas longtemps.

La jeune fille qui entre au couvent après une grosse peine d'amour, s'expose bien, elle aussi, à faire une piètre religieuse. Si, d'une part, elle se dévoue généreusement à l'enseignement, il est avéré qu'elle oubliera tôt dans la noblesse de sa tâche les qualités "surhumaines" de son petit prince charmant. D'autre part, si elle se fait religieuse hospitalière, il est à craindre qu'elle ne voie dans chacun de ses patients le tyran qui lui brise le coeur. Portée à juger désormais tous les hommes sous le même angle, assoiffée quelque peu de vengeance plus ou moins ostensible, elle sera pour chacun de ces malades du type masculin une autre croix à supporter et se considérera elle-même comme la plus malheureuse des créatures.

Non, le choix d'une carrière n'est pas la résultante d'une simple conservation, d'une impression quelconque ou d'un fait passager. Une fois normalement déterminé, ce choix doit être pour le jeune homme, comme la solution d'un long problème, comme une synthèse tirée de ses goûts, de ses aptitudes, de son habileté, de son savoir et de sa santé, observés et analysés avec soin depuis plusieurs années, notamment depuis le début de l'âge critique. C'est poser là une des conditions essentielles de son bonheur à venir.

Où cette carrière sera "de pente douce, gazonnée et doux fleurante"; ou elle se couvrira d'obstacles qui meurtriront les pieds du jeune néophyte. Peut-être recèlera-t-elle des foudrières et des abîmes d'autant plus à craindre qu'ils ne sont moins visibles; peut-être aussi, elle mènera vers un avenir de succès et de joie, de lumière et de gloire.

Quoi qu'il en soit, pour la parcourir sans défaillance, l'exploiter à fond, en prendre une entière possession, l'adolescent doit se bien connaître et se bien maîtriser, posséder un caractère fortement trempé, un entendement suffisamment développé, du jugement, une marche sûre, un pied solide. C'est une deuxième condition de bonheur dans la réalisation de ses aspirations.

L'homme est ici-bas un rouage nécessaire au bon fonctionnement de l'ordre social. Il y a sa place assignée depuis même avant sa naissance. Si, dans le mécanisme de l'humanité, il prend rang dans un lieu pour lequel il n'est point fait, il peut être sûr de souffrir et d'embarrasser, de remplir sa mission sans résultats appréciables. Lui concédons-nous tous les talents et toutes les qualités d'initiative et de bonne volonté, même dans ce cas, ses efforts seront pour la plupart impuissants et ses succès, médiocres dans leur ensemble. C'est le triste lot du déclassement. Aussi, ce n'est point sans trembler que les parents se décident à ouvrir, devant les vagues prétentions de leurs fils, la perspective de telle profession déterminée. Mais que d'égoïsme y apportent-ils encore! — "Nous voulons faire de nos fils des avocats, des médecins, des architectes..." Et combien d'autres sornettes...

"Nous voulons"! C'est bientôt dit! Mais ce sont eux, les enfants, qui seront... Et voilà le grand obstacle. Ont-ils les aptitudes, le goût, la vocation! Est-ce que la médecine, le droit, l'architecture, etc, nourrissent parfaitement leurs hommes? Pas autant que nous sommes portés à y croire. Nous oublions qu'il y a approximativement, dans la province de Québec, un médecin par onze cents personnes, un avocat par douze cents personnes et un architecte pour chaque cinq mille personnes. Cette dernière proportion paraît avantageuse? Non pas. Elle ne représente en somme que mille familles. Or, demandons-nous si un architecte peut tirer d'un nombre si restreint de familles assez de plans ou de tracés pour pouvoir vivre convenablement. Il résulte donc de ces chiffres qu'il y a encombrement dans ces professions, et que seuls y ont du succès ceux qui sont servis par des talents brillants, un peu de fortune et de l'ambition.

Respectons chez nos enfants la liberté de choisir leur profession. C'est pour eux une troisième condition de bonheur, moins impérieuse que les deux précédentes, dans leur empressement à obéir aux voix de leur vocation. Si dans notre verger nous élevons un prunier, dirons-nous chacun : "je veux qu'il porte des pommes"? Ce serait enfin ridicule. "Il faut mener les enfants selon leurs facultés et non selon les facultés de leur père", disait Platon. Voulons-nous leur aider de façon efficace, ne les violentons pas; étudions-les beaucoup, guidons-les sagement, suggestionnons-les intelligemment. Mais prenons garde : n'allons jamais, pour aucune raison, leur imposer un métier qui leur déplaît ou une profession qui leur répugne. "Les dévoyés, les déclassés, sont perpétuellement un danger pour leur propre bonheur et pour le bonheur des autres", dit Jacques Herbé.

Montrons-leur les périls du chemin qui leur semble beau, citons-leur les qualités nécessaires pour réussir dans telles carrières ou telles professions; faisons-leur voir les belles perspectives d'avenir qu'offrent, par exemple, l'actuariat, la chimie industrielle, la haute comptabilité et la représentation commerciale à l'étranger... et laissons-les mesurer les difficultés de la route.

Si malgré nos conseils, ils choisissent une profession qui nous paraît redoutable, ne les contrarions pas; car ils y ont songé depuis longtemps et se croient les capacités requises pour y réussir brillamment, mieux selon le témoignage de leur conscience que dans toute autre profession. Ils graviront à grands pas les sommets du succès; ils porteront allègrement et sans murmurer le poids du jour et de la chaleur; ils trouveront même au milieu des travaux les plus rudes, les plus grandes satisfactions.

Comme nous venons de le voir, la vocation chez l'enfant est une affaire personnelle, qui lui est propre, sacrée. Notre intervention ne peut être le plus souvent que négative, quelquefois profanatrice. Si j'avais en dernière analyse à donner un dernier conseil aux parents, je leur dirais: "n'essayez pas de vous servir des enfants pour vous prolonger dans telle direction que vous avez trouvée plaisante; ne cherchez pas à modeler leur personnalité à votre ressemblance, ni ne limitez leur horizon à votre horizon. Au contraire, efforcez-vous de cultiver dans l'esprit de chacun d'eux le respect du travail *quel qu'il soit* et le goût de faire le mieux possible *quoi que ce soit*."

On peut vendre des choux avec génie... Et on ne les vend pas toute sa vie.

En Gaspésie



TRANCHEURS DE MORUES

Rien de plus pittoresque que cette scène dont on peut être témoin à des centaines d'endroits le long du rivage de la Baie des Chaleurs ou de la côte de Gaspé. Partis de grand matin, les pêcheurs reviennent, d'ordinaire, au milieu du jour et, immédiatement, la morue est sortie de la cale de la barque et transportée sur le plain (rivage), pour être tranchée, c'est-à-dire vidée de ses entrailles, décapitée et ensuite écartelée et exposée au soleil sur des vigneaux de treillis de fils de fer et parfois même de branches de sapin, quand ce n'est pas sur les gravois de la grève. Cette scène se déroule-t-elle à l'Anse-à-Beaufils, à l'Anse-aux-Gascons, ou dans la Brèche-à-Manon? Et le cap, là-bas, est-ce la Pointe-aux-Maqueraux ou le Pic-de-l'Aurore? Mystère... mais quels jolis noms quand même!

L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

L'Association des Chanteurs de Québec :

(Extrait des procès-verbaux de la séance du
1er juin 1931).

Monsieur Edmond Langlois, secondé par tous les membres du bureau de direction, propose la résolution suivante :

“Que les membres de l'Association des Chanteurs de Québec ont été douloureusement attristés par la mort de Son Eminence le Cardinal Raymond-Marie Rouleau, primat de l'Eglise Catholique, qui avait donné à cette Association toute son approbation en lui nommant lui-même un aumônier, dans la personne de M. l'abbé Joseph de Smet.

“Qu'ils déplorent avec toute la ville de Québec, et l'Eglise tout entière, la perte irréparable que cause à la grande famille catholique, la disparition de ce savant théologien et de ce saint archevêque.

“Qu'ils offrent aux membres du Chapitre Métropolitain et à son distingué doyen, Monseigneur Amédée Gosselin, leur plus cordiales sympathies dans le deuil cruel qui vient de les atteindre.

“Qu'en signe de deuil et de respect pour la mémoire du très regretté défunt, la séance soit suspendue et qu'une minute de silence et de recueillement soit observée.”

Septième Récital :

Mercredi, le 27 mai, au Château Frontenac, MM. les professeurs Emile Larochelle et Omer Létourneau donnèrent leur septième récital et, à cette occasion, firent entendre quelques-uns de leurs plus brillants élèves.

Nous n'aurons pas la naïveté de prétendre que tous les exécutants furent également à la hauteur de leur tâche délicate, et partant, que tous ont mérité la même mention. D'autre part, quoique diversement appréciables, tous ont manifesté un apparent souci de culture, soit vocale, soit instrumentale. Certes, ce n'est pas suffisant pour les consacrer tous artistes, mais ce souci de culture suppose la volonté de continuer le travail, et conditionne d'autant les succès futurs. Plusieurs élèves, ceux spécialement qui étudient depuis quelques années, ont eu du succès, et le public leur a fait un cordial accueil. Ainsi, mais sans vouloir pousser trop loin les personnalités, l'assistance a compris que Mlle Madeleine Létourneau, au piano, était la digne élève en même temps que la fille du professeur Létourneau. Pour la partie piano, elle a heureusement partagé les applaudissements avec Mlle Laura Ferron et Mlle Jeannine Carle.

Les pièces vocales ne furent pas, non plus, moins intéressantes. Mlle Olivia Lavergne et Mlle Gabrielle Pouliot se sont surtout signalées : Bonnes voix, prononciation soignée, souplesse, timbre, homogénéité.

Mlle Jeanne-d'Arc Faucher chante avec goût, nuance et rythme. Elle voudra sans doute soigner encore

d'avantage sa prononciation et ne pas abuser de la gorge.

M. Lucien Paquet ne nous a pas semblé dans tous ses moyens vocaux. Sa voix, d'ordinaire plus nette et plus facile, paraissait fatiguée par le rhume, rhume qui lui a rendu la tâche plus difficile, surtout dans l'aigu. M. Paquet possède de la voix, qu'il fait bien de cultiver.

Mlle Juliette Ross a bien rendu ses deux pièces, sauf quant à la prononciation qu'elle voudra d'ailleurs soigner particulièrement.

Mlle Jacqueline Audet, a la voix un peu voilée et chevrotante. Par contre, elle a le souci de la nuance et du rythme.

M. Léo Hudon, avec du travail, réussira sans doute à renforcer sa voix, et à lui donner plus de timbre et d'éclat. Déjà, M. Hudon est un chanteur agréable, au maintien distingué.

M. Octave Paquet est plus à son aise dans les airs de folklore que dans le prologue de Paillasse. Il possède une bonne voix, dont nous ne connaissons pas encore toutes les possibilités. Voix grave, bien timbrée, mais qui y gagnerait encore en beauté et en richesse, si elle était placée plus en avant. Bonne prononciation, mimique intéressante et originale, bref, chanteur fort amusant.

Mlle Thérèse Coulombe comme soliste, a fait très bonne impression. Voix forte, voix chaude, qui annonce toutes les possibilités d'une grande voix. Mlle Coulombe chante avec goût, nuance et rythme.

Quant aux chœurs, ils furent bien dirigés et ils ont rendu avec brio “Kybèle” de Dubois et “Chanson Hongroise” de Brahms : de l'ensemble, du mouvement, homogénéité des voix, bref, chœurs fort intéressants et bien réussis.

Nos deux distingués professeurs peuvent donc être fiers des résultats obtenus par leurs élèves respectifs. Comme nous le disions au début de ces notes, si tous ne peuvent prétendre aux mêmes applaudissements, aux mêmes éloges, chacun d'eux a eu sa bonne part de succès, succès certainement de nature à lui servir d'encouragement dans ses études.

Ces notes, nous les rédigeons de bonne foi, et nous osons croire qu'on ne nous taxera pas de partisanerie. Nous avons le devoir de signaler les efforts et les succès des nôtres; ce septième récital est, somme toute, le septième succès de nos deux professeurs québécois.

Les 900 personnes qui se pressaient dans la salle du Château, le 27 mai, garderont longtemps mémoire de cette soirée artistique de bon goût.

Concert-Récital :

Il nous fait plaisir de mentionner aussi, comme soirée artistique fort intéressante, le concert-récital donné au Château, le 28 mai, — comme neuvième manifestation publique, — par l'Ecole du Chant Français et la Chorale Lyrica.

Nous n'avons pas l'espace voulu pour détailler

toutes nos impressions et faire une analyse sur la technique vocale de chacun des élèves, qui étaient au programme de cette soirée.

Les chœurs ont beaucoup attiré l'attention du public, qui ne leur a pas ménagé ses applaudissements réitérés.

Le maître qui les dirigeait, soumettons-nous humblement, aurait dû s'abstenir de chanter à certains moments, de donner la note à d'aucun, et d'attaquer pour certaines parties. Ce genre de direction ne nous est pas familier ici, à Québec, surtout lorsqu'un élève s'exécute seul, comme soliste. Cela surprend toujours et détourne trop l'attention que nous avons sur l'élève pour la reporter inutilement sur le professeur, dont le mérite devrait-être de se faire ignorer.

Ces réserves étant faites, nous croyons pouvoir dire, sans exagération, en toute justice, que les chœurs ont été, somme toute, très intéressants dans l'ensemble.

Comme dans tout récital donné par des élèves, on peut prétendre les féliciter tous également et leur décerner les mêmes éloges, surtout lorsqu'il ont des suc-

cès différents. Ainsi, d'autre part, le public ne peut demander à des élèves qui n'ont que trois ou quatre mois d'étude, le même développement vocal que ceux qui ont plusieurs années.

Mlle Shea, qui chantait le rôle de Marguerite dans Faust, nous semble avoir été la meilleure de la soirée, avec Madame Guy.

D'autre part, M. Laurent Morin, basse, nous a paru, chez les hommes, posséder la meilleure voix, le timbre le plus vibrant. Ceci ne veut pas dire que ces noms soient les seuls qui méritent d'être signalés. Plusieurs autres ont fortement contribué au succès de cette soirée artistique, et nous remettons à une date ultérieure la possibilité de départager convenablement leur mérite.

Cette neuvième manifestation montre un bel effort, et du professeur et des élèves, et nous souhaitons à l'Ecole du Chant Français et à la chorale Lyrica de continuer, avec un succès grandissant, leur beau travail artistique.

Bibliographie Canadienne

L'AUTRE... GUERRE, par Jehan Maria. 248 pages in-8. En vente à l'Agence Royale Enrg., Casier postal 494, Québec, \$1.00.

"L'Autre... Guerre", c'est celle qui s'est livrée à la Bourse depuis une couple d'années et qui a amené la crise économique mondiale dont nous souffrons encore, et Dieu sait quand la prospérité nous sera revenue.

L'auteur de ce volume, qui se cache sous un pseudonyme, fut, pendant une dizaine d'années, employé dans un bureau de courtage et il a pu, sur place, voir évoluer les joueurs et aussi se rendre compte de bien des petites combinaisons cachées aux yeux du public. Il eut été sans doute assez monotone ce volume, pour ceux qui ne sont pas initiés au jeu de la Bourse, à moins d'être un financier bien au fait de tous les rouages de la finance, mais Jehan Maria a mis en jeu ou plutôt en mouvement un certain nombre de joueurs et il nous fait assister à leurs conversations, à leurs espoirs, à leurs enthousiasmes et, plus tard, à leurs inquiétudes, à leurs découragements et même à un certain suicide, à la suite d'effondrement financier.

Le livre vaut la peine d'être lu, car il donne force renseignements sur le jeu des actions et surtout sur certaines petites manigances où les petits sont toujours les victimes des gros, c'est-à-dire de ceux qui peuvent en quelque sorte, à un moment donné, contrôler une ou plusieurs valeurs.

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que l'auteur de "L'Autre... Guerre" a toutes les ressources d'un Balzac, ni la fine psychologie d'un Bourget, mais comme c'est un homme du métier et qu'il a vu, pendant au moins une décade, comment on joue à la bourse et comment aussi se font et se défont les fortunes, son livre devient fort intéressant et instructif, puisqu'il met le public en garde contre la spéculation et surtout la spéculation sur marge, dans l'espoir que nourrissent les joueurs d'arriver plus tôt à réaliser une fortune.

Combien de millions, depuis quelques années et surtout une couple d'années, ont été perdus à tout jamais, dans la province de Québec comme ailleurs, par des joueurs sur marge qui n'ont pas pu, quand le krach est arrivé, couvrir la baisse et qui ont dû abandonner leurs actions. S'il est vrai de dire que l'expérience de chacun ne peut servir aux autres, ceux qui, plus tard, se feront encore pincer les doigts à la bourse, ne pourront déclarer qu'ils ne savaient pas.

Nous conseillons fort la lecture du volume à tous ceux qui auraient des velléités de jouer à la bourse ou à tout autre jeu de hasard. La crise économique passera; la prospérité reviendra avant longtemps, mais nous avons bien peur que les conseils de Jehan Maria soient vains pour un bon nombre, qui s'empresseront, à la première nouvelle que les valeurs de bourse montent, d'y risquer leurs économies et parfois même celles des autres, dans l'espoir "to get rich quick". Mais il y aura sans doute quelques sages qui se rappelleront l'opportunité du proverbe: "Un homme averti en vaut deux".

Nous félicitons cordialement l'auteur du volume "L'Autre... Guerre" de son esprit d'observation et de travail et nous lui souhaitons le succès de librairie qu'il mérite.

Notre fortune privée et publique y gagnerait beaucoup si les nôtres s'adonnaient davantage à l'étude des problèmes économiques de chez nous.

S'il ne sont pas nombreux, ceux-là, sachons au moins reconnaître leurs mérites et encourageons-les par tous les moyens à notre disposition.

Descendant, de latins, nous avons une forte propension à la rêverie, à la discussion oiseuse — voire à la parlotte... parlementaire et collégiale — quand nous devrions compter davantage sur les actes, les faits, les progrès dans le monde matériel, pour nous assurer un peu plus de ce nerf de la guerre qui fait que "Money is power".

G. E. M.

Des Relations Télépsychiques, ou de la Transmission de la Pensée

Par Jules.-S. LESAGE.

Dans une récente conférence, un des membres distingués de votre société des Arts, Science, et Lettres, vous proposait l'utopie de la "République Platonicienne". Aujourd'hui je viens vous entretenir d'une hypothèse, qui, d'après les plus récentes productions expérimentales, tend à prendre dans les milieux intellectuels, une forme plausible et acceptable.

Cependant, n'allez pas croire que je veuille vous parler de passes hypnotiques, de tables tournantes ou d'autres formes d'occultisme propres à mystification. Je ne veux qu'exposer devant vous la théorie télépsychique, ou transmission de la pensée à distance, présentée par le docteur Paul C. Jagot de Paris, dans son ouvrage capital intitulé de "*L'Hypnotisme à distance*", que viennent corroborer de récentes expériences de transmissions mentales relatées dans les revues ou des ouvrages traitant de ces questions télépathiques à l'ordre du jour, et tentant d'ouvrir sur le monde psychique des horizons nouveaux.

Ce n'est d'ailleurs pas d'hier, que Maine de Biran l'imitateur de la psychologie moderne, dans son fameux mémoire : "sur les problèmes de conscience et de subconscience", soulevant déjà un coin du voile, touchant notre faculté d'introspection, la base de la psychanalyse, ordonatrice de notre énergie mentale et de sa rayonnante influence sur les êtres et les choses qui nous entourent.

Dans cet ouvrage ci-haut mentionné, lequel est un simple traité les forces et phénomènes télépathiques, l'auteur préconise une méthode, les conditions requises et tout le parti que nous pouvons tirer de ces forces, disons ces ondes épandues dans la nature pour communiquer plus efficacement avec nos semblables, avec lesquels nous serions unis dans une étroite solidarité.

Aujourd'hui, tout le monde connaît les immenses services que rend à l'humanité, le sans fil et la radiophonie et comment par un mécanisme ingénieux l'on arrive au moyen d'ondes hertziennes courtes ou longues, à entendre chanter ou parler, à écouter d'une oreille ravie toutes les harmonies des compositions des grands maîtres diffusées dans l'espace éthéré, et cela, suivant la force émettrice et réceptrice des postes communiquant d'un continent à l'autre.

Or l'homme étant l'être et l'organisme le plus perfectionné de la nature, ne peut-il pas, être à la fois son poste émetteur et récepteur, en observant tout naturellement les conditions d'émission et de réception exposées et émises par le docteur Jagot à la portée de tous.

C'est devenu un axiome, que tout dans la nature est vibration et s'en est aussi un autre, d'après les derniers travaux du professeur Sakowski : "La radiation des êtres vivants", expériences communiquées à la presse française par le Dr D'Assonville : "que tout est radiation entre les êtres vivants et prend la forme radio cellulaire grâce à l'action électro-magnétique des cellules vivantes, celles-ci agissant comme *résonneurs*".

De ce fait nous sommes en relation constante les uns avec les autres, d'où les phénomènes bien fréquents de télépathie, lesquels n'en sont que la manifestation inconsciente.

Maintenant, qu'elles sont ces conditions par lesquelles nous pouvons suivant les données du docteur Jagot par transmission à distance, entrer en communication avec nos semblables?

1° Tout d'abord il faut connaître la personne à qui l'on veut communiquer par la pensée, être en sympathie avec elle par la culture et les goûts personnels. Etre généralement en correspondance avec elle soit par amitié ou intérêt quelconque.

2° Avoir un très fort désir d'être ainsi en relation étroite par la pensée avec cette personne.

3° Se représenter par des séances répétées son image et son comportement habituel.

4° Choisir pour ces émissions psychiques, un moment de calme et de tranquillité, pendant lequel la personne en question n'étant prévenu du jour et de l'heure propices à ces rapports télépsychiques, puisse se tenir attentive et prête à ces communications.

Puis, ce calme et cette tranquillité, il faut aussi l'opérer en nous et autour de nous, afin que rien ne vienne distraire notre pensée de son objet principal, afin d'obtenir plus rapidement et plus clairement le contact et la relation psychique tant désirée.

Enfin il va sans dire, que pour obtenir ces communications fréquentes il faudra un entraînement préalable, une sorte de condensation de la volonté, une habituelle représentation de l'objet qu'on poursuit, des résultats satisfaisants qu'on veut obtenir.

En somme, c'est une force psychique irradiante et rayonnante en tous sens, souvent sans but et sans raison, qu'il s'agit de capter par voie de juteuelle sympathie obtenue à l'aide de ces ondes qui remplissent l'espace, mues par les forces électro-magnétiques, (sortes de grands courants qui entraînent tous les êtres de la créations dans un gigantesque et perpétuel mouvement vibratoire et oscillatoire).

D'ailleurs le docteur Jagot n'aurait-il pas un peu la même idée quand il écrivait : "tout élément vital et qui se nourrit, tout élément musculaire qui se contracte, toute cellule glandulaire qui secrète, tout neurone qui subit ou élabore une excitation, déverse dans le milieu intérieur quelque substance capable d'agir sur les éléments parfois éloignés, avec lesquels il arrive d'être en contact; c'est un vivant et continu système d'échanges réciproques pour entretenir la vie ou la répandre au tour de soi-même."

Cela revient à un système de suggestion et d'auto suggestion, qui ne sont après tout, que des propriétés d'émission et d'influences intérieurs et extérieurs bien connues des physiologistes: phénomènes dit de résonance cellulaire.

Dans son ouvrage récent sur l'origine de la vie le professeur Lakhowsky, traduit par le Prof. D'Arsonnal de l'Institut, s'étend longuement et soumet

le fruit de ses expériences sur ce mode de transmission de l'énergie par les ondes électro-magnétiques phénomènes physiques et biologiques qui s'opèrent par la même activité des êtres vivants tous émettant des radiations.

D'après ces récentes recherches scientifiques, l'homme comme les oiseaux, les insectes évoluent ainsi dans l'immense champ électro-magnétique de l'univers, capables qu'ils sont d'émettre et de détecter ces mêmes ondes directrices.

Or, l'absorption de ces ondes électriques étant plus considérables dans le sol que dans l'atmosphère, il s'ensuit que les antennes élevées sont plus capables d'émettre et de capter les ondes; en ce cas, la vie est une harmonie de vibrations qui s'entretient par la *radio-activité*.

L'Auteur prétend même à l'existence d'une multitude de qui appartiennent maintes influences sillonnant notre atmosphère qui proviendraient du soleil et des espaces interplanétaires, toutes autant de forces rayonnantes.

D'où le prof. Lakowski conclut par le triple principe suivant: "La vie est née de la radiation; entretenue par la radiation, supprimée par tout déséquilibre oscillatoire."

"De même écrit-il, par exemple la vue de certains êtres, inspire divers sentiments de sympathie ou d'antipathie; comme certaines choses vues excitent notre admiration ou notre répulsion: tous ces sentiments et ces impressions ne nous viennent-ils pas des rayonnements qui émanent de certains êtres, grâce à cette radio-électricité où nous évoluons?"

Il va même jusqu'à conclure, d'après les récents travaux d'entomologistes et de Fabre en particulier, touchant la merveilleuse organisation de la vie de certains animalcules, à une sorte de *pensée instinctive* et *directive* entre eux, instinct de conservation n'étant autre que la forme des radiations inconnues, qu'ils sont capables d'émettre et de transmettre. Maintenant les "études religieuses", (sous la plume de M. Victor Poncel) publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus qui a une grande autorité dans le monde intellectuel, dans son numéro du 5 septembre, 1928, volume 3 de la collection, contiennent un article concluant sur la question des communications télépathiques, avec de multiples observations expérimentales du plus haut intérêt, qui prouvent avec évidence que l'ordre télépathique par la "sympathie" qui établit entre deux psychisme une émission, forme donc un annexe de l'ordre affectif. En effet nous dit l'auteur:

"Etre, c'est agir et penser dans la réalité totale, c'est communier à l'univers, grâce aux antennes mentales, merveilleux effet de ces ondes qui suivant son expression, balagent triomphalement l'univers, et rallient mentalement tout le présent. Constamment, nous pensons la pensée des autres; de sortes que, nous n'échappons pas complètement aux idées qui sont dans l'air.

D'où il résulte une solidarité consciente et inconsciente entre les humains, entre les êtres vivants.

Mais je reviens à ces expériences de communication de pensée à distance entre deux professeurs, tel que citées par Victor Poncel l'auteur de cet article, par lesquelles il explique les résultats étonnants de ces messages télépsychiques dont il nous offre maints exemples concluants qu'il serait trop long de relater ici.

Le fait acquis, dit-il, est celui d'une voie de communication normale d'esprits entre eux, qui établirait un régime normal de télépathie par voie d'émission et de réception.

Aussi, n'est-il pas à ce compte dit l'auteur, justifiable de croire qu'il existe dans chaque organisation vivante une puissance plus ou moins marquée d'agir au loin, ou d'influencer hors d'elle dans une certaine sphère d'activité.

Suivant une donnée toute freudienne: ce serait dans l'inconscient qu'il faudrait chercher la source de la sympathie ou de l'antipathie exercée entre les individus, qui s'attirent ou se repoussent, d'après des forces vitales se trouvant subitement en contact réciproque, selon la loi physique bien connue selon laquelle: "les pôles semblables se repoussent et les pôles dissimilaires négatifs et positifs s'attirent".

En tous cas, après toutes ces constatations que l'homme en cela semblable à tous les êtres vivants, se meut lui aussi dans un immense champ de forces électromagnétiques ou d'autres forces encore inconnues qui régissent l'univers et tous les êtres de la création.

Un autre auteur ne va-t-il pas jusqu'à prétendre "que nos pensées les plus secrètes, les plus silencieuses, vont de l'avant, influencent le monde et se communiquent à tous ceux qui nous entourent. La qualité bienfaisante ou malfaisante de chacun de ses actes se diffuse par les radiations de ces mêmes pensées messagères de vie ou de mort.

Et le docteur J. P. Bounhiol définit la vie: "Une source d'énergie chimique potentielle des molécules de l'animal caractérisé par la chaleur rayonnée ou par l'influx du courant nerveux, plus ou moins intense que détermine toute réaction physiologique. Les êtres vivants seraient des "transformateurs d'énergie."

La vie, disait encore M. Henri Colin, biologiste Prof. à l'institut Catholique de Paris est à la lettre, entée sur la matière. Si donc rien ne la conditionne que les affinités propre aux éléments; il ne saurait y avoir de différence radicale entre les phénomènes chimiques et les phénomènes vitaux, ceux-ci doivent pouvoir s'interpréter par ceux-là. La vie conclut-il à tous les degrés est tributaire de la matière.

Ainsi donc, reprend M. Paul C. Jagot l'influence télépsychique est une subséquence inévitable de l'activité affective et cérébrale. Dès qu'on s'émeut, dès qu'on désire, on *irradie* des vibrations qui, renouvelées déterminent maintes circonstances. Celles du passé retentissent sur le présent, celles du présent retentissent sur l'avenir".

"Si toutes nos activités psychiques ont un retentissement extérieur, il est évident continue-t-il, que pour recueillir de celui-ci des effets désirables, il faut apprendre à gouverner ses impressions et son imagination".

Pour conclure, j'espère après ce bref exposé de la méthode propice à des effets télépsychiques, vous avoir intéressés, sinon convaincus de l'influence réciproque que nous pouvons exercer les uns sur les autres; et qu'ainsi devenus solidaires, nous travaillions ensemble au bonheur de la société, qu'unis dans une radieuse et pacifique espérance, nous verrons poindre sur l'humanité le clair matin des immenses devenirs.

d'armes. Nous avons été bien occupés pendant quelques instants à lancer des boules de neige pour éteindre les flammes, car nous craignons que l'incendie se propagea. C'était vraiment drôle de nous voir patauger dans la neige jusqu'à la ceinture, car nous étions sans raquettes. Quelques-uns de nos officiers et hommes eurent à souffrir du froid dans cette aventure.

Au matin nous partions cette fois l'esprit gai sous l'impression que ce serait notre dernier jour dans un pays inhabité et que le lendemain nous nous trouverions dans une région où la hache avait conquis la forêt et où la culture quoique encore très rude et primitive nous montrerait des signes d'activité humaine. Nous avons été seuls si longtemps n'ayant à contempler que la neige et la forêt silencieuse, que les officiers et les hommes étaient réjouis de voir tout à coup arriver un représentant de l'intendance, en traineau tiré par cheval, qui avait été spécialement dépêché de Québec à notre rencontre. En plus de l'eau de vie et des rations, il avait eu la gentillesse de nous apporter de bonnes provisions de volailles, jambons, veau et vins, à trois milles du portage, ce qui nous permit cette fois-ci de nous préparer le meilleur repas que nous ayons jamais goûté.

Après ce régal, nous nous sommes acheminés vers le village de St. André d'où nous avons pu admirer pour la première fois ce magnifique St-Laurent qui mesure 18 milles de large à cet endroit. Nous nous sommes trouvés un logis convenable et pour la première fois depuis 17 jours il nous fut possible de se faire "un brin de toilette". Ajoutons qu'un dîner bien préparé et un bon lit chaud nous firent oublier nos fatigues.

Désormais notre marche jusqu'à Québec se fit par un bon chemin d'hiver et alors des journées de 18 à 20 milles n'étaient plus pour nous qu'un délassement. Ainsi nos derniers jours se passèrent agréablement. Les braves Canadiens nous accueillaient avec un sourire et nous acclamaient comme une race énigmatique qu'ils voyaient pour la première fois, car notre régiment fut le premier à passer par ce pays paisible. Nos clairons jetaient une note joyeuse qui était d'un intérêt piquant pour les jolies Canadiennes. Le pays longeant la rive droite du bas de Québec était défrichée sur une distance variant d'un à trois milles. Nous passions par plusieurs villages construits presque entièrement de bois, dominés par de jolies églises dont la toiture blanche réflectait au soleil.

Le 25, notre 24e journée (sic) nous arrivions à Québec acclamés par une foule immense qui avait l'air de nous considérer les lions de l'armée vu notre marche si extraordinaire. Les journaux commentaient le fait en empruntant les mots du poète :

*Fine young fellows, fit to pluck
Bright honour from the pale-faced moon.*

Sir Georges nous adressa les plus grands éloges en passant en revue nos 6 compagnies, 500 tous grades et afin de démontrer qu'ils nous trouvait de bonne haleine, il ordonna aux grenadiers et à la compagnie légère de se rendre le jour même à Chambly, une distance de 200 milles, pour y rejoindre la brigade légère. Apparemment tous les généraux qui nous ont

vus ou avaient entendu parler de nous nous croyaient des phénomènes, car en approchant de Montréal le Colonel Drummond me dépêcha auprès du Général de Rottenburg pour rapporter notre arrivée, et lorsque j'eus avoué que nous nous portions bien il fit la remarque qu'il nous enverrait à 200 milles plus loin, jusqu'à Kingston. Lorsque je fis rapport de mon entrevue au Colonel Drummond, un homme s'écria : "Ce n'est pas étonnant, ils nous croient les enfants d'Israel. Nous devons marcher quarante ans avant de s'arrêter!" D'autres espéraient que ce jour étant le 1er avril, le Général voulait tout simplement nous faire courir le poisson d'avril. Mais le 2 avril nous déçut, nous partions pour Kingston.

Je ne ferai pas une description de cette partie de notre marche de Québec à Kingston, car bien d'autres l'ont exécutée comme nous, mais non pas en si peu de temps.

Néanmoins, elle fut rude, car les rayons du soleil étaient assez ardents pour faire fondre la neige et la glace couvrant les petits cours d'eau, si bien que nous en avons traversé plusieurs à gué jusqu'à la ceinture. L'eau était terriblement froide et le choc qui en résultait était cruelle même pour ceux qui étaient d'une forte constitution. Cela nous causait des douleurs terribles.

Le 12 avril nous escaladions un petit monticule et quand la tête de la colonne en atteignit la crête, ce fut une exclamation générale : LA MER, LA MER! LA FLOTTE, LA FLOTTE! Tous spontanément quittions les rangs pour courir admirer ce spectacle nouveau et intéressant. Plusieurs d'entre nous avaient marché entre 800 et 1000 milles en six semaines n'ayant pris que 10 jours de repos seulement et pendant tout ce temps ne perdant jamais de vue la forêt, quand soudainement à nos yeux se dressait la ville de Kingston, ce magnifique lac Ontario et chose encore plus surprenante, un escadron de navires de guerre prisonnier dans les glaces. Ce spectacle produisit une sensation indescriptible pour la raison que peu de nous, Européens, avions jamais pensé trouver une flotte de guerre sur un lac d'eau douce. Les compagnies reprirent leurs rangs et après avoir pris les précautions de se nettoyer les jambes dans un ruisseau afin de paraître propre au scrutin du beau sexe, nous faisons notre entrée triomphale dans Kingston au son du clairon.

Comme mon but n'était que de faire la description d'une marche en hiver au Canada, j'éviterai d'autres descriptions, mais certaines remarques paraissent utiles et on me les pardonnera bien.

Le repos qui suivit notre grande marche ainsi qu'une trop bonne chère occasionnèrent des indispositions parmi les hommes et malgré le fait que nous n'ayions subi aucune perte durant notre long parcours, beaucoup tombèrent malades et plusieurs moururent des suites. On remarqua toutefois que ceux-ci étaient invariablement les plus grands buveurs. Il n'y a aucun doute que cette mauvaise habitude de boire dans un pays froid est très nuisible, car la chaleur qui se développe momentanément est suivie d'une réaction que le froid tourne en engourdissement qui ralentit la circulation du sang.

Dans le cas d'un régiment qui doit exécuter une marche semblable, il semblerait recommandable d'ex-

LE 104 ième RÉGIMENT

DANS SA MARCHE DE FREDERICTON A KINGSTON

EN 1813

(Suite du mois de mai)

Le 4 mars le froid devenait plus rigoureux et une tempête de neige aveuglante rendait le voyage des toboggans très difficile, en raison du fait qu'il nous avait fallu quitter la surface de la rivière Madawaska à cause des rapides qui n'étaient pas gelés, nous obligeant à marcher à travers le bois épais. En arrivant à la fin de l'étape d'une journée, les hommes avaient peine à se remuer les doigts pour couper le bois nécessaire pour le feu et la construction des huttes, et il faisait noir avant que nous puissions commencer à faire notre cuisine qui consistait à mettre un morceau de lard salé au bout d'une petite branche et à le faire rôtir au-dessus du feu.

Le 5 au matin le froid sévissait encore plus rigoureux. Le thermomètre marquait 27 degrés au-dessus de zéro. Un vent impétueux du nord-ouest nous fouettait la figure et nous empêchait presque de respirer. Vraiment, il m'est impossible de vous donner une description de ce froid intense. Le capitaine en anticipant les effets d'une température semblable nous devança avec quelques hommes pour préparer les huttes et le feu à notre arrivée. Vers midi en arrivant à un tournant de la rivière, je fus surpris de remarquer que la tête de la colonne s'était arrêtée. Connaissant les conséquences dangereuses d'une halte prolongée, je m'avançai à la tête dans la neige à la tête de la compagnie et en passant je remarquai que presque tous les hommes avaient soit le nez ou les joues gelés et qu'ils étaient en train de se frotter avec de la neige. En tournant la pointe de la rivière, je me suis gelé le nez et j'ai cru vraiment que je ne pourrais plus avancer tellement ce vent cruel me traversait tout le corps en dépit des flanelles et des fourrures. Mais j'ai encouragé les hommes à continuer leur chemin, mais pas avant que nous ayons pris le temps voulu pour placer sur un traîneau un pauvre malheureux qui avait le corps plus ou moins gelé et l'avoir bien enveloppé de couvertures. En changeant la tête de la colonne tous les 4 ou 5 minutes nous avons finalement réussi à gagner nos huttes, 90 sur 105 de notre effectif ayant souffert des morsures du froid ce jour-là. A notre arrivée au campement, nous y avons trouvé la compagnie qui devait nous devancer d'un jour. Ils avaient tenté de traverser le lac Témiscouata le matin même, mais le vent était si violent et le froid si intense que le Capitaine, croyant qu'en persistant il aurait perdu beaucoup de son effectif, ordonna volte-face et le retour au campement de la veille. Il fut impossible de se réchauffer cette nuit là, un officier même grilla ses mocassins dans son désir de se chauffer les pieds.

Le matin suivant le vent ayant modéré les deux compagnies traversèrent le lac. La nature de la marche de ce jour était une nouvelle expérience. Sous

l'action du soleil et du froid une croûte s'était formée sur la neige, mais elle pouvait à peine supporter les moins lourds, et les autres s'enfouaient dans la neige jusqu'à la glace qui couvrait le lac; ce trajet était pénible, mais ceux qui chaussèrent la raquette s'évitèrent ce désagrément. Une marche de 18 milles fut exécutée et nous fûmes enchantés de trouver une habitation au commencement du portage. Là nous y laissons, en charge d'un caporal, ce pauvre Rogers qui avait tellement souffert du froid que son corps présentait l'aspect d'être couvert d'ulcères; on aurait dit qu'il avait été ébouillanté. L'homme des bois se chargea de le soigner au moyen d'herbes, mais pour nous nous avions la conviction que nous ne le reverrions plus. Néanmoins, il nous rejoignit à Kingston six semaines plus tard parfaitement guéri.

La marche le lendemain était effectuée à travers un pays montagneux qu'on appelle le Grand Portage. A quelques endroits le feu y avait passé et le pays présentait un aspect curieux. Ces grands pins élancés leurs formes noircies vers le ciel avaient l'air de fantômes ou plutôt de squelettes et contrastaient étrangement avec cette neige vierge sur laquelle ils se tenaient. C'était une journée triste et fatigante, car les bancs de neige étaient d'une épaisseur, ici et là, de dix à douze pieds et les montées et descentes continues étaient extrêmement fatigantes pour ceux qui devaient trainer les toboggans. Les descentes étaient plus dangereuses que les montées car si le conducteur n'était pas habile il perdait contrôle du toboggan qui descendait la côte à une allure vertigineuse avec le résultat que tout ce qu'elle contenait était renversée pêle-mêle, ou elle se heurtait contre les arbres et se brisait au grand amusement de ceux qui avaient échappé à un accident. Tout ceci retardait tellement la colonne que quoique la tête avait complété sa marche à onze heures du matin, l'arrière-garde ne rentrait au campement qu'à cinq heures et demie du soir. Notre repas, composé de lard salé et de biscuits, terminé, nous nous couchions sur nos branches de sapin tout autour du feu, mais cette fois-ci notre repos fut interrompu par un incident d'un nouveau genre.

Le vent ayant asséché les branches de sapin qui formaient le toit, le feu y prit et en me réveillant d'un sommeil de plomb, je me trouvai entouré de flammes, un vrai "auto de fé", car on ne distinguait plus la porte tellement le feu s'était propagé avec rapidité. Cependant, un cri de désespoir lancé par un de nos officiers d'une forme géante qui se précipita dans la hutte à travers les flammes en s'écriant "Holy Jesus — My money-box!" — qu'il arracha avec la tendresse d'un père qui sauve son seul enfant du péril, me permit de le suivre en emportant tout ce que je possédais — un uniforme — avec un éclat de rire à l'étrange lamentation de notre compagnon

écouter auparavant des marches, en chaussant la raquette, de 8 à 10 milles tous les jours pendant au moins un mois. Ces exercices non seulement habitueraient les hommes à bien lier les cordons de leurs raquettes, mais aussi leur montreraient comment chauffer le mocassin, ainsi que la meilleure manière de charger et de traîner le toboggan.

Des Indiens ou des natifs devraient être dépêchés à l'avance, afin de couper le bois et faire bouillir l'eau avant l'arrivée de la troupe, car je considère que le thé ou la soupe sont plus stimulants que le morceau de lard salé que l'on a fourni au 104^e Régiment.

Les hommes étaient tellement fatigués et figés par le froid qu'en certaines occasions ils pouvaient à peine se faire un feu. Je suis convaincu qu'une autre unité dans des circonstances semblables se serait trouvée dans une situation périlleuse, mais l'avantage d'avoir dans nos rangs des gens du pays, nous aida considérablement.

Mes confrères d'armes me pardonneront l'esprit-de-corps qui me fait dire que pendant notre longue marche, en dépit des privations et des misères, pas un seul vol ne fut commis par les hommes et aucune plainte ne fut portée contre eux par la population civile.

J. L. C.
Ex-Capitaine,
104^e Régiment.

* * * *

L'histoire fait mention de nombreuses marches semblables. Il nous est racontée que Xénophon, en l'an 401 avant J.-C., conduisit son armée sur une distance de presque 4000 milles, en 14 mois, en livrant constamment des combats d'arrière-garde. La fameuse marche de Malbrouck, en 1704, de la Moselle au Rhin et, au-delà du Danube, comporte 240 milles en 25 jours. En 1809, à la poursuite de sir John Moore, Napoléon poussa son armée de 50,000 hommes au-delà de 200 milles, en 10 jours. La marche de lord Roberts, de Kabul à Kandakar, une distance de 313 milles fut accomplie en 20 jours.

Le parcours de Frédéricton à Québec, par la route dont nous avons fait la description, mesure près de 350 milles. Cent soixante-quatre milles séparent Québec de Montréal, par l'ancienne voie de l'Intercolonial, et Kingston se trouve à 176 milles à l'ouest de Montréal. Or, nous avons vu que cette marche de plus de 700 milles fut effectuée dans l'espace de 52 jours, ce qui est vraiment étonnant. Le parcours fut fait une partie en plein hiver et l'autre entre deux saisons, lorsque la force croissante du soleil rend la marche plus fatigante, en suivant les chemins des campagnes, des portages et même par des endroits où il n'y avait aucun sentier. Ceci est assurément un exploit aussi remarquable que ceux dont l'histoire fait mention.

Le récit de cette marche est encore vivace à la mémoire des descendants des pionniers de la vallée de la St-Jean. Ailleurs, il semble être peu connu. Le résumé rédigé par J. L. C., avec une modestie digne de mention, excite l'imagination et constitue une épopée non sans importance, à ajouter à ces voix du passé constituant la tradition.

D'UN MOIS A L'AUTRE

(Suite de la page 7)

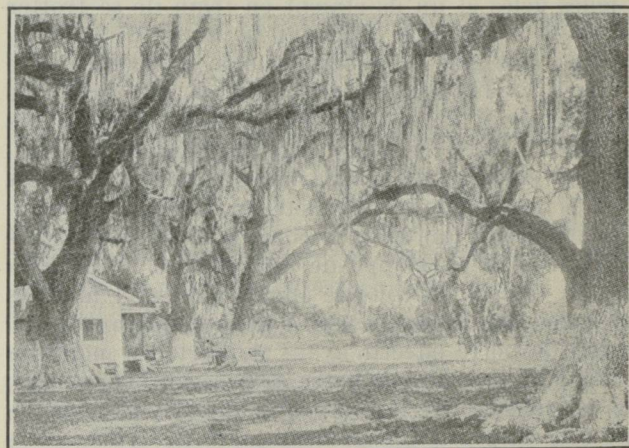
ciel, le poisson qui brille dans l'eau, l'arbre dont il goûte la fraîcheur.

Plus particulièrement encore, grâce à ces sociétés d'élèves naturalistes, l'on enseignera que l'oiseau qui vole n'est pas simplement et toujours un "oiseau", que l'arbre que l'on voit n'est pas "un arbre", cette fleur "une fleur", et ainsi de suite, sans jamais plus. Il importe de faire de l'enfant un bon observateur, lui apprendre à raisonner ses observations, à entendre, à toucher, à sentir, à goûter et à agir.

Est-il, par exemple, quelque chose que l'enfance se plaise plus à rechercher que les fleurs ? Faisons-lui aimer davantage les fleurs en les lui faisant connaître. Faisons-les lui étudier sous tous leurs aspects. Il est facile de lui enseigner les notions élémentaires de la botanique, l'initiation aux secrets de la végétation des fleurs. Il en doit être ainsi de toutes les plantes, des arbres, de toutes les cultures. On aimera ainsi la nature et c'est en aimant la nature que l'on conçoit que la vie, en somme, mérite d'être vécue. Car la nature la fait apparaître belle à l'enfant comme à l'adulte. Et pour aimer la vie, il faut avoir l'enthousiasme de tout ce qui est beau. Et quoi de plus beau que la nature ? Quoi de plus admirables que ses merveilles, de plus propre à inspirer l'amour de la terre pour sa beauté même ! La végétation, d'ailleurs, n'est-elle pas la vie ? Que serait la terre si les fleurs, les plantes, les arbres disparaissaient subitement ? N'en aurait-on pas horreur ?

De cet enseignement de l'histoire naturelle, il découlera peut-être un bienfait en faveur de l'embellissement de nos campagnes auquel il faut constamment revenir. On enseignerait ainsi à l'enfant, connaissant mieux la nature, à embellir la maison paternelle, sa maison d'école.

Au reste, tout cela est si facile dans notre province de Québec où la providence a multiplié les paysages les plus pittoresques, tant de si beaux arbres et des fleurs si variées.



(Cliché du "Devoir").

EN LOUISIANE

Décors féérique d'une villa, le long des bayous louisianais. D'énormes chênes millénaires forment des boîtes de toute beauté. Les branches supérieures touchent presque le ciel, pendant que les racines s'enfoncent dans l'empire des morts; elles sont festonnées de mousse diaphane formant le plus joli coup d'oeil. Cette mousse a une valeur industrielle, puisqu'elle sert à faire des matelas.

A Propos de Casque et de Raquettes

Nous lisons dans le "Légataire universel" de Regnard, scène IV, du 4^{ème} acte, les quelques vers qui suivent, où il est fait mention d'un couvre-chef que l'on appelle ici, un casque.

Il nous avait toujours semblé que ce vocable ne pouvait désigner autre chose qu'un couvre-chef militaire.

.....

CRISPIN — Paix!... Silence!... Il me vient
[un surcroît de pensée
J'y suis, ventredieu!

LISETTE — Bon.

CRISPIN — Dans un fauteuil assis.

LISETTE — Fort bien.

CRISPIN — Ne troublez pas l'enthousiasme
[où je suis

Un grand bonnet fourré jusque
sur les oreilles. Les volets bien
(acte 4, scène III)

.....

LISETTE — (Apportant des hardes de Géronte... jetant le paquet.)

Du bonhomme Géronte, en gros
[comme en détail.

Comme tu l'as requis, voilà tout
[l'attirail.

CRISPIN — (Se déshabillant,)

Ne perdons point de temps, que
[l'on m'habille en hâte

Monsieur, mettez la main, s'il
[vous plaît, à la pâte

La robe, dépêchons, passez-là
[dans mes bras.

Ah! le mauvais valet! Chaussez
[chacun un bas.

Ça, le mouchoir de cou. Mets-moi
[vite ce casque

Les pantoufles. Fort bien.
[L'équipage est fantasque.
(acte 4, scène IV.)

.....

Il n'y a pas de doute possible, il s'agit bien d'un bonnet de fourrure, — "un grand bonnet fourré"... Regnard, (1655-1709), qui vivait dans la der-

nière partie du dix-septième siècle, n'est pas de ceux que l'on peut accuser d'avoir fait ce que le grand Buies appelait un canadianisme.

Mais ce mot "casque" ne mérite-il pas d'être pieusement et précieusement conservé au Canada-français? Avec un bon casque de loutre ou de vison, n'est-il pas facile d'affronter la plus forte "poudrerie, — un autre mot auquel il est opportun de faire un sort...

Un écrivain canadien qui portait un nom anglais, William Chapman, poète, journaliste et critique littéraire, faisait cette remarque qui ne manquait pas d'à-propos: — "Nous, du Canada français, n'avons rien inventé", en fait de philologie, s'entend. M. W. Chapman était féru de beau et bon langage, et il fut au nombre de ceux qui firent de louables efforts pour écrire correctement. Pour nous convaincre de la véracité de son affirmation, nous n'avons qu'à relire attentivement de bons vieux auteurs français comme Montaigne, Guez de Balzac, saint François de Salles, et tant d'autres dont les oeuvres fourmillent de ces expressions désuètes que nous employons encore sur les bords du Saint-Laurent.

Au cours d'un article écrit pour une revue de France, M. H. Gaillard de Champris, professeur à notre Ecole normale supérieure, souligne ce mot "casque" en l'employant dans ce sens spécial de bonnet de fourrure. Le Larousse, sans être une autorité en la matière au même titre que le Littré, le Bescherelle ou le Dictionnaire de l'Académie, ne donnent pas (au mot "casque") cette acception ou cette signification particulière.

Le législateur du Parnasse latin, Horace, a permis non seulement aux écrivains qui furent ses contemporains, mais à ceux de toute langue et de tout pays, et dans la suite des siècles, d'inventer des mots nouveaux pour des choses nouvelles, c'est-à-dire aussi souvent que le besoin s'en fait sentir.

Ainsi, lorsque nous disons à un ami: — "Vous étrennez un beau casque de vison", nous avons une chance d'être mieux compris que si nous disions: — "Vous étrennez un beau bonnet de fourrure"... Et si nous ajoutons: — "Vous avez là un vrai casque de marguillier", tout le monde sera fixé, c'est qu'il s'agit d'un casque qui est un casque. — Encore, si nous disons à un bambin, à l'époque de la canicule: — "T'as mis ton casque de paille",... nous sommes dans la note juste!

Conservons donc notre casque canadien, ainsi que notre poudrerie, et joignons-y, à l'occasion, le mot "raquettes" en ayant bien soin d'employer le pluriel qui donne à ce mot un sens spécial qu'il n'a pas en France, où l'on semble ne l'employer à peu près exclusivement qu'au pluriel.

CONSULTEZ LE
PACIFIQUE CANADIEN

POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

CROISIÈRES

ETATS-UNIS

ORIENT

Billets pour toutes les destinations

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés
 avec soin — Service incomparable — Satisfaction
 absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec:—30, rue St-Jean, Tél.: 2-0093
 Château Frontenac, Tél.: 2-1840 — Gare du Palais, Tél.:
 2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à :

CHS-A. LANGEVIN,

**Agent Général Service
 des voyageurs,**

GARE DU PALAIS, QUEBEC

Agence Générale de Navigation Océanique.

Toutes les lignes circulant du Canada et des États-Unis représentées.

RECETTES POUR METS DELICIEUX

AVEC LA GELÉE EN POUDRE

POUR FAIRE UNE GELÉE ORDINAIRE

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule et mettez dans une glacière, ou au froid. En été, réduisez de $\frac{1}{4}$ de tasse la quantité d'eau. N'employez pas de moules en fer-blanc. Quand la gelée est prise, placez le moule dans l'eau chaude un instant et renversez sur un plat. La gelée "SUPREME" conserve toujours sa qualité, même si elle durcit dans le paquet.

GELÉE AUX FRAISES

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée aux fraises "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule une partie de cette gelée et mettez au froid. Lorsque cette gelée est presque ferme, placez dessus une couche de fraises fraîches ou en conserves. Prenez le reste de la gelée et versez sur les fruits. Déposez sur un plat et garnissez de fruits frais. Servez seul ou avec de la crème fouettée, aromatisée à l'essence de vanille "SUPREME".

COCKTAIL AUX FRUITS

Coupez des fruits frais ou conservés, déposez dans des verres et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange ou au citron dans une demi chopine de liquide. Quand la gelée commence à épaissir, versez-la sur les fruits et laissez refroidir. Mettez dessus de la crème fouettée et servez.

SALADE AUX FRUITS

Coupez en petits morceaux une orange, une banane, ajoutez-y quelques cerises. Mettez dans un moule et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'essence désirée, mettez refroidir. Battez lorsque la gelée est froide mais encore liquide jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Versez sur les fruits, mettez refroidir une demi heure et servez.

SORBET "SUPREME"

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une chopine d'eau bouillante. Quand elle est refroidie mais encore liquide, remplissez aux deux-tiers, des verres à sorbets et mettez au froid. Faites alors dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée aux ananas, laissez refroidir jusqu'à la consistance de la crème fouettée, remplissez les verres, garnissez avec des noix hachées ou des cerises et servez.

DÉLICIEUSE GELÉE AUX ORANGES

Faites dissoudre dans une chopine d'eau bouillante $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange. Mettez-en la moitié dans un moule, laissez refroidir, couvrez de tranches d'oranges et versez de la gelée. Mettez refroidir de nouveau, enlevez du moule garnissez de tranches d'oranges et servez avec une crème fouettée aromatisée à l'essence d'orange "SUPREME".

GELEE AUX ANANAS ET AUX FRAMBOISES

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée au citron dans une demi chopine d'eau bouillante, ajoutez une demi chopine de jus d'ananas en conserves. Lorsque ce mélange sera froid mais encore liquide battez jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Ajoutez en remuant légèrement deux ou trois tranches d'ananas coupées en petits morceaux. Versez dans un moule carré, le remplissant à moitié. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une demi chopine d'eau chaude, ajoutez-y une demi chopine de jus de framboises fraîches ou en conserves, battez lorsque ce sera refroidi. Ajoutez les fruits. Versez dans le moule après que la gelée au citron sera devenu bien ferme. Servez avec de la crème fouettée aromatisée à l'Essence de Fraise "SUPREME".

Si vous ne pouvez vous procurer les Essences et Gelées "SUPREME" dans votre localité, écrivez suivant la formule ci-dessous, à l'adresse de:

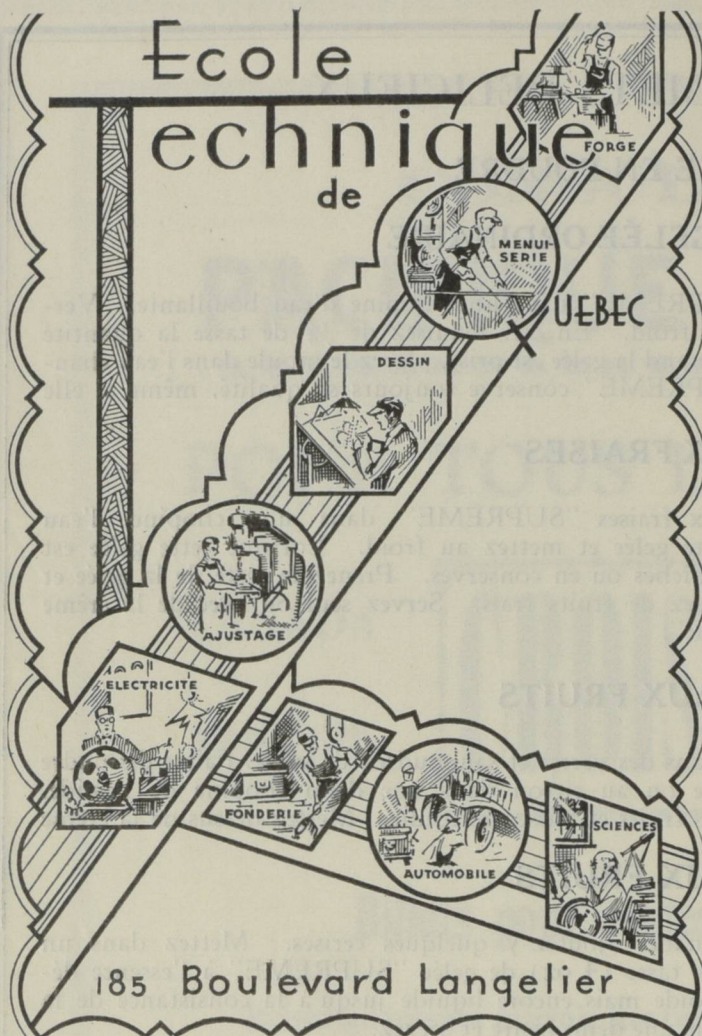
LA COMPAGNIE CARON, ENRG.

41, Boulevard des Alliés, QUEBEC

Sans obligations, veuillez me renseigner où je peux me procurer les Essences et Gelées "SUPREME".

Nom

Adresse



ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC
BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC

Fondation du Gouvernement Provincial

ENSEIGNEMENT THEORIQUE

Dessin — Mathématiques — Sciences

ENTRAINEMENT MANUEL

Mécanique d'automobile et d'ajustage.

— Forge. — Fonderie. — Menuiserie.

— Modèlerie. — Electricité.

DIPLOME OFFICIEL

Des bourses sont accordées aux élèves
méritants.

Prospectus sur demande.

La Cie F. X. Drolet
Québec

INGENIEURS-MECANICIENS

— et —

FONDEURS

Spécialités:

Ascenseurs Modernes — Bornes-
Fontaines — Soudure Électrique

206, RUE DU PONT, - Tél.: 2-6030

LA CAISSE D'ECONOMIE
de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne
à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance
de l'épargne régulière, qui seule conduit
à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit
pour vos économies.

La seule Banque d'Epargne à QUEBEC

Tél.: ATELIER 2-8715 Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIE

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, — — QUEBEC.

Bureau, Tél.: 2-4576

Résidence, Tél.: 9838

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, St-Nicolas, — QUEBEC
(Pied de la Côte du Palais)

CONNAISSONS NOTRE PROVINCE

La province de Québec possède un admirable réseau routier qui couvre son territoire entier et réunit entre elles ses régions les plus éloignées.

Il n'y a pas de raison d'aller chercher ailleurs ce que l'on trouve en si grande abondance chez nous.

Désirez-vous visiter les endroits historiques les plus célèbres du pays, les centres industriels et commerciaux les plus importants, les plages les plus populaires? Des routes modernes et parfaitement entretenues vous y conduiront. Tous les goûts, si difficiles soient-ils, peuvent être satisfaits, car les routes tour à tour côtoient la mer, traversant les forêts, escaladant les montagnes, contournent les lacs, longent les rivières et courent à travers les plaines, au milieu de paysages d'un grandiose beauté, dont la diversité même empêche qu'ils ne deviennent monotones.

Pour vous aider à préparer d'agréables excursions à travers la province, le BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME vous adressera gratuitement, sur demande, sa carte routière et touristique et il vous donnera avec plaisir les renseignements additionnels dont vous pourrez avoir besoin. Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

"SUR LES ROUTES DE QUÉBEC"

Un Guide Indispensable

Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

Cet indispensable auxiliaire du touriste forme un volume de près de 900 pages. Il contient une description générale de la province, une description détaillée de cinquante-et-une routes. Chaque description formant un chapitre, une carte générale, 76 cartes de sections de routes et 33 cartes d'entrées et de sorties de villes, un chapitre de renseignements généraux sur les règlements de circulation, de douanes, de chasse, de pêche, etc., et est complété par 325 photographies des principaux points de la province.

Tous les automobilistes qui veulent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou se documenter sur la province, se doivent de se procurer ce volume.

**EDITIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE EN VENTE
AU PRIX DE \$2.00, PORT PAYE, AU MINISTÈRE DE
LA VOIRIE, A QUÉBEC, ET AU BUREAU DE LA
VOIRIE, A MONTREAL, 96, RUE ST-JACQUES EST,
AINSI QUE DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES.**

Ministère de la Voirie et des Mines
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUÉBEC

Hon. J. E. PERREAULT,
Ministre.

Arthur BERGERON,
Secrétaire.

J. L. BOULANGER,
Sous-Ministre.

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



ESSENCES "SUPREME"

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME" DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Blanc Manger,
Gâteaux, Gelées.

Les Essences "SUPREME" Fabriquées par :
"SUPREME" Ent., Québec.



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.

